

L'ODYSSÉE de Monsieur DE MONTAIGNE

COMMENTAIRES ET ILLUSTRATIONS
DANS LE SILLAGE DU JOURNAL DE VOYAGE

Yves LOUAGIE

L'ODYSSÉE de Monsieur DE MONTAIGNE

180° éditions
www.180editions.com
www.instagram.com/180editions

Conception graphique et mise en page
Martine d'Andrimont | ARTifice concept
info@artifice-concept.be, Louvain-la-Neuve

Illustrations de couverture
Détail du *Ponte della Maddalena*.
Dessin du baron Isidore Justin Séverin Taylor (1789-1879)
réalisé d'après une photographie.
Lithographie de A. Sargent.

Tous droits strictement réservés. Toute reproduction
d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé
que ce soit, et notamment par photocopie, microfilm ou
support numérique ou digital, sans l'accord préalable
et écrit de l'éditeur, est strictement interdite.

Dépôt légal : à parution
ISBN : 978-2-940721-??-?

COMMENTAIRES ET ILLUSTRATIONS
DANS LE SILLAGE DU JOURNAL DE VOYAGE



180° éditions

TOME 1 | LES PAYS GERMANIQUES

PRÉFACE

PROLOGUE

EN ROUTE VERS L'EST

LA SUISSE

L'ALLEMAGNE

L'AUTRICHE

TOME 2 | DE VENISE À ROME

LA VÉNÉTIE

DE FERRARE À ROME

PREMIER SÉJOUR À ROME

TOME 3 | VOYAGES AU CENTRE DE L'ITALIE

LE VOYAGE PAR LES ÉTATS PONTIFICAUX

D'UNE MER À L'AUTRE

LA TOSCANE

TOME 4 | LE RETOUR PAR ROME

LE RETOUR À ROME

LE LONG VOYAGE

LE VOYAGE PAR LES ÉTATS PONTIFICAUX



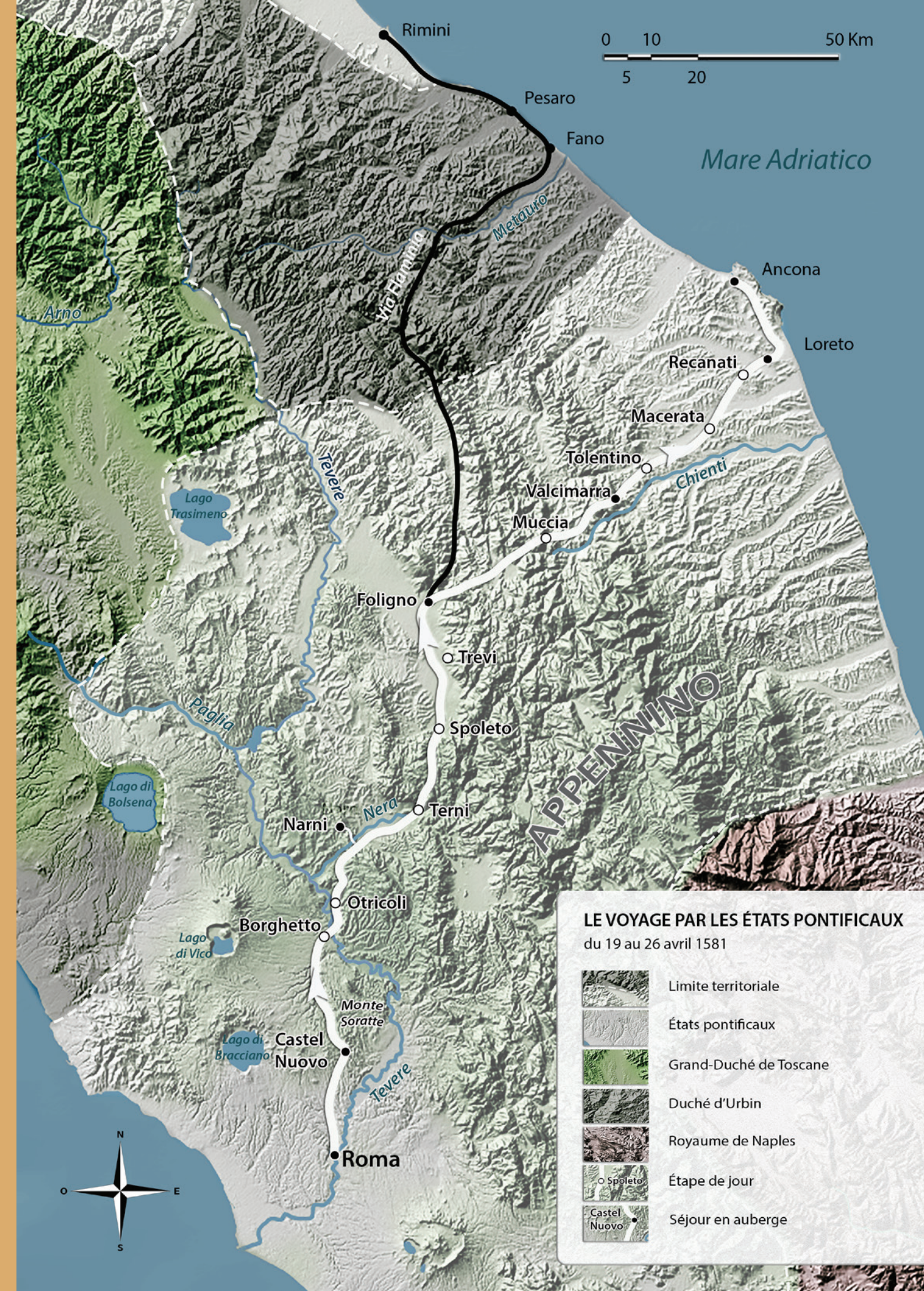
Nos huit cavaliers empruntent la *via Flaminia* et se dirigent vers le nord, l'Ombrie. La traversée des Apennins s'effectuera par quatre vallées.

Dans celle du Tibre, le fleuve est traversé à *cordes* près de Borghetto et des ruines romaines d'Otriculum. Ils logent à Narni, une ville médiévale de la vallée de la Nera. À Terni subsistent l'autel dédié à Neptune et le piédestal d'un certain Aulus Pompeius dont l'épigraphe est rédigée en une forme de latin ancien. En franchissant le massif montagneux de la Somma couvert de chênes verts, ils approchent des plus hauts sommets de la région, puis atteignent la vallée de Spolète. L'ombre du bandit Petriano Leonicili plane encore, mais une route droite comme une piste d'hippodrome et la perspective du beau village de Trevi juché sur sa colline font de ce trajet l'un des plus faciles et des plus agréables du parcours.

À Foligno, ils abandonnent pour un temps l'ancienne voie romaine et gagnent la vallée du Chienti, la côte Adriatique et Lorette, une destination essentielle du grand voyage. Au passage par cette terre de hauts plateaux, Montaigne est hypnotisé par la beauté des paysages dont il fait une description dithyrambique, singulière pour le *Journal de voyage*. Il passe trois jours à Lorette, y fait preuve de piété et confie à la *Santa Casa* un ex-voto dont il décrit avec précision l'emplacement. Ce court séjour animé d'une intense activité religieuse permet d'appréhender à travers le prisme qu'est le *Journal de voyage* la théologie de Montaigne, ce penseur *ondoyant et divers*. De Lorette ils gagnent le port d'Ancône, avec son étrange arc de Trajan perdu sur la jetée.

La traversée des Apennins par les États pontificaux sera de 276 km franchis en neuf jours.

L'itinéraire de la traversée des États pontificaux par l'Ombrie. Le segment de la *via Flaminia* non emprunté durant cette partie du périple figure en noir.



LA VIA FLAMINIA

Le mercredi 19 avril, après son repas de midi, Montaigne prend la route pour Lorette, l'un des objectifs de son grand voyage : il a pour mission d'offrir en dévotion à Notre-Dame un ex-voto que lui avait probablement confié sa pieuse épouse Françoise de la Chassaigne. Plusieurs compatriotes lui font escorte jusqu'au *ponte Milvio*. Parmi ces gentilshommes, François de Noirmoutier de la Trémouille et Martin du Bellay, avec lequel il avait échangé son cheval à Ostie. À la traversée du Tibre, le groupe de Montaigne, formé de huit cavaliers, se détache et bifurque à droite vers la *via Flaminia*, laissant sur sa gauche la *via Cassia*, empruntée cinq mois plus tôt en provenance de Viterbe.

La *via Flaminia*, l'antique route qu'ils suivront durant l'essentiel de ce périple, traverse les Apennins pour relier Rome à Rimini (*Ariminum*) sur la côte Adriatique. Elle fut tracée par Caius Flaminius Nepos, censeur à partir de 220 av. J.-C. En réalité, il prolongea vers Ariminum une route militaire qui, au départ de Rome, s'arrêtait à Spolète. Il fut réélu consul en 217 av. J.-C. et reçut le commandement de l'armée face aux Carthaginois d'Hannibal Barca. Il conduisait deux légions sur les traces des troupes ennemies lorsqu'il fut pris dans un piège dressé sur la rive étroite du lac Trasimène et, dans une brume épaisse, dut livrer une sanglante bataille où il périt décapité. Cette défaite catastrophique coûta la moitié d'une armée de 30 000 hommes tués au combat ou noyés et faillit provoquer la chute de Rome.

Durant la période d'expansion romaine, la *via Flaminia* fut la voie principale du transport céréalier de la vallée du Pô vers la capitale et l'Italie centrale. Elle servit d'axe stratégique pour le transport de troupes, notamment celles de Jules César au début de la guerre civile, de diverses hordes barbares et des armées byzantines. Ainsi, nombre de batailles décisives furent-elles livrées à proximité de la *via Flaminia*.

Elle part de Rome à la *Porta del Popolo* et prend la direction du nord, vers la silhouette isolée du mont Soracte. Elle franchit le Tibre en Ombrie près de Borghetto sur un pont dont on peut encore observer les bases appelées *Pile d'Augusto*. La route traverse Otricoli (*Otriculum*), puis Narni, où la rivière Nera fut franchie par le plus grand pont romain jamais construit. Elle progresse par Terni, Spoleto et Foligno, d'où un embranchement se dirige vers Pérouse. Au terme de la traversée des Apennins, la *via Flaminia* longe le fleuve Metaurus et le Candigliano, son affluent principal. C'est là, dans la gorge du Furlo, que la route passe dans un tunnel taillé à même la roche, un ouvrage d'art exceptionnel réalisé sous le règne de l'empereur Vespasien. La *via Flaminia* traverse Fossombrone (*Forum Sempronii*) et rejoint la côte Adriatique à Fano (*Fanum Fortunæ*) où elle pénètre la ville sous les Arches d'Auguste. Dans cette région fut livrée la bataille du Metaurus opposant Asdrubal Barca, le frère d'Hannibal, à deux armées romaines qui prirent leur revanche sur la défaite de Trasimène. La voie longe la côte Adriatique vers Pesaro et atteint son terme à Rimini. La *via Flaminia* sera relayée par la *via Emilia* pour rejoindre Plaisance et Gênes. La longueur totale de Rome à Rimini est de 210 milles romains, soit 311 km.

Le château de Borghetto et le *Ponte Felice* sur le trajet de la *via Flaminia* (figurée par un tracé blanc) conduisant à Otricoli et Narnia. Orti est située en amont sur le Tibre. Le territoire Sabin, au-delà du Tibre, paraît nettement moins peuplé. Carte *Latium et Sabina* de la salle des cartes géographiques du Vatican.

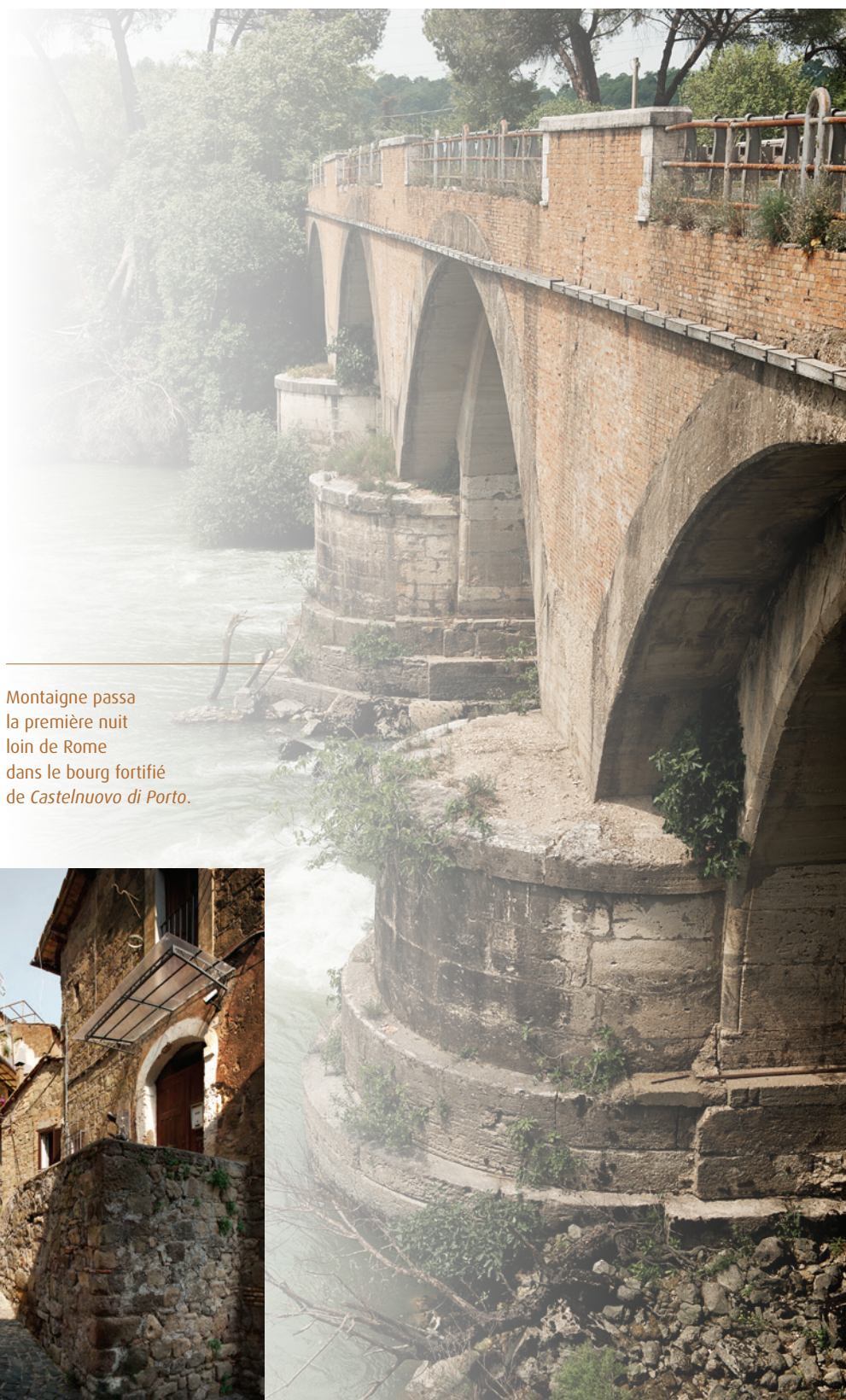


Au sortir de la banlieue romaine, Montaigne entreprend un « chemin découvert et inégal, peu fertile et point habité » (JV 238). Il passe près de la *Prima Porta*, la prétendue première porte des remparts : « passâmes le lieu qu'on nomme *prima porta*, qui est la première porte à sept milles de Rome ; et disent aucuns que les murs anciens de Rome allaient jusque-là, ce que je ne trouve nullement vraisemblable » (JV 238). Ce lieu-dit est évidemment étranger aux remparts, il tient son nom d'un arc de triomphe monumental disparu qui pouvait être considéré par les voyageurs venant du nord comme la première porte d'entrée de la ville. À proximité eut lieu la bataille du pont Milvius opposant Maxence et Constantin. La bataille fut aussi appelée *ad Saxa Rubra* (*pierres rouges*, en raison du tuf rouge présent dans la région), du nom d'un village proche de la *Prima Porta*. Celle-ci désignait au XIII^e siècle un petit village construit sur les vestiges d'anciens bâtiments romains parmi lesquels fut récemment découverte la villa de Livie, Livia Drusilla, troisième épouse d'Auguste. Abandonnée depuis le III^e siècle, la villa fut dévastée durant le haut Moyen Âge. On y découvrit en 1863 une cavité souterraine, un nymphée, décorée d'une remarquable fresque, l'une des plus anciennes peintures pariétales de jardin romain dans le deuxième style pompéien¹. On y mit au jour quatre ans plus tard la fameuse statue d'Auguste de *Prima Porta*, aujourd'hui dans les musées du Vatican.

La traversée des Apennins se fera par quatre vallées. La première, celle du Tibre franchi à Borghetto. La seconde, de Narni à Terni, longera la rivière Nera. Ensuite, dans la belle vallée de Spoleto, il faudra momentanément abandonner à Foligno la *via Flaminia* pour se diriger vers la vallée du Chienti, la dernière portion du trajet menant à Lorette et Ancône.

¹ En raison de dégradations infligées durant la Seconde Guerre mondiale, elle fut détachée de son support mural et transférée au Musée national romain, où elle est exposée au second étage du palais *Massimo alle Terme*, près de la gare *Termini*.

Le *ponte Felice* aux antiques piles romaines.



Montaigne passa la première nuit loin de Rome dans le bourg fortifié de *Castelnuovo di Porto*.



LA VALLÉE DU TIBRE

Montaigne passe sa première nuit à *Castelnuovo di Porto*, un petit bourg fortifié à 28 km de Rome. Il appartenait à la famille Colonna, « enseveli entre des montagnettes en un site qui me représentait fort les avenues fertiles de nos montagnes Pyrénées sur la route d'Aigues-Caudes » (JV 239). Il reprend la *via Flaminia* qui le conduit au fond de la vallée du Tibre à Borghetto, dominé par un « castelet appartenant au Duc Octavio Farnese », actuellement à l'état de ruines.

« [...] vînmes arriver à un fond le long du Tibre à Borghetto, petit castelet appartenant au duc Octavio Farnèse. Nous en partîmes après dîner, et après avoir suivi un très plaisant vallon entre ces collines, passâmes le Tibre à Corde, où il se voit encore des grosses piles de pierre, reliques du pont qu'Auguste y avait fait faire pour attacher le pays des Sabins, qui est celui vers lequel nous passâmes, avec celui des Falisques [habitants de Faléries], qui est de l'autre part » (JV 239).

Du pied du castelet, il reste à franchir un kilomètre de plaine pour atteindre le Tibre. La première édition du *Journal de voyage* mentionne « passâmes le Tibre à Corde, où il se voit encore des grosses piles de pierre » et associe Corde à la ville d'Orta², actuellement Orte. Alessandro d'Ancona confirme cette localisation et y situe même le *ponte Felice*³.

² Michel de MONTAIGNE, *Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, MEUNIER DE QUERLON, Paris, Le Jay, 1774, tome deux, p. 221, note 2.

³ « Leggi Orte, ove sono veramente i resti di un ponte edificato da Augusto, di sotto al quale Sisto V fece costruire il ponte da lui detto *felice* ». ALESSANDRO D'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI. Giornale del viaggio di Michele de Montaigne in Italia*, Castello, S. Lapi editore, 1889, p. 334, note 1.

Près de Borghetto, les vestiges du castelet ayant appartenu au duc Ottavio Farnese.





Le site archéologique d'Otriculum et les vestiges du théâtre, une imposante sous-structure de douze pièces voûtées réparties sur deux étages.



Un segment de la *via Flaminia* aux pavements de leucite fut retrouvé en 1992-1994. Il voisine un monument funéraire en rotonde.



De l'amphithéâtre situé à la périphérie de la ville subsistent les éléments de la galerie intermédiaire voûtée. Le village d'Otricoli se distingue sur la colline en arrière-plan.

Cependant, la *via Flaminia* ne passe pas par Orte et le *ponte Felice* construit sur les vestiges du pont d'Auguste ne s'y trouve pas. Cet imbroglio est aisément résolu⁴. En effet, la *via Flaminia* traverse le Tibre à hauteur de Borghetto sur le *ponte Felice* dont les fondements romains, les *pile d'Augusto*, sont encore visibles. En 1581, les trois arches avaient disparu, il ne restait que les piles du pont : « il se voit encore des grosses piles de pierre, reliques du pont d'Auguste ». Montaigne dut franchir le Tibre sur un bac à fond plat guidé par un câble tendu entre les deux rives à une hauteur d'environ dix mètres, comme sur le Rhin à Bâle ou sur la Reuss près de Baden. À *Corde* n'est donc pas un toponyme mais un moyen commode pour traverser un fleuve. Le pont à trois arches bâti par Auguste sera réparé en 1585 sous le pontificat de Sixte V (Felice Peretti).

Montaigne quitte ainsi le Latium pour pénétrer en Ombrie, l'ancien territoire des Sabins. La *via Flaminia* passe par Otricoli⁵, un village construit sur une colline qui surplombe les ruines d'Otriculum : « nous rencontrâmes, après, Otricoli, petite villette appartenant au cardinal di Perugia. Au-devant de cette ville, il se voit en une belle assiette [situation] des ruines grandes et importantes; le pays montueux et infiniment plaisant présente un prospect [aspect] de région toute bossée, mais très fertile partout et fort peuplée » (JV 239). Otricoli appartenait à Fulvio della Cornia, le cardinal de Pérouse rencontré dans son évêché de Porto, lors du périple d'Ostie.

Otriculum fut fondée au I^{er} siècle av. J. -C. dans un large méandre du Tibre où fut établi un port fluvial appelé le *port de l'huile*. Elle devait assurer une fonction économique de premier plan par la proximité de son port et de la *via Flaminia* qui permettaient d'entretenir d'intenses rapports commerciaux avec Rome.

La ville, dépourvue de murs d'enceinte, était traversée par une *via Flaminia* bordée de monuments funéraires peu avant son entrée en zone urbaine. Un segment de 6 mètres de large et de 25 mètres de long constitué de grands pavés de leucite fut mis au jour. Cette leucite est une roche à teinte claire faite de silicate naturel d'aluminium et de potassium, présent dans les roches volcaniques. Ses principales sources sont en Italie et celles d'Otriculum proviennent d'une carrière située près de Borghetto.

Le site archéologique se fonde dans un vaste parc naturel au bord du Tibre, un lieu de promenade scandé par les vestiges de la ville romaine. Les principales entités visibles sont les thermes, le théâtre, l'amphithéâtre, le forum et les monuments funéraires. Du théâtre, il demeure une imposante sous-structure de douze pièces voûtées réparties sur deux étages. Les murs du niveau supérieur, à l'origine couverts de marbre, montrent des réticulations encore enduites de plâtre par endroits. L'amphithéâtre situé à la périphérie de la ville conserve la galerie intermédiaire et des éléments des deux entrées principales. La ville fut abandonnée au VII^e siècle, en raison des inondations liées aux crues du Tibre et de l'absence de murailles qui ne lui permettait pas de se défendre contre les Lombards.

⁴ Michel de MONTAIGNE, *Journal de Voyage*, éd. LOUIS LAUTREY, Paris, Hachette, 1906, p. 277, note 3.

⁵ En latin *Otricoli*, *Otriculum*, du radical *ocris*, pierre, rocher, montagne pierreuse.

LA VALLÉE DE LA NERA

Les cavaliers arrivent à Narni, après une étape d'une soixantaine de kilomètres depuis Castelnuovo. La ville occupe un promontoire rocheux au pied duquel s'écoule la Nera. Étrangement, Montaigne ne mentionne pas les vestiges de l'énorme pont d'Auguste qu'il pouvait apercevoir en accédant à la ville ; peut-être était-ce déjà le crépuscule. Ce monument par ses dimensions considérables – une hauteur de 30 mètres et une longueur de 160 mètres – était le plus grand pont qu'édifia le génie romain. Fait de quatre arcades, il n'en conserve qu'une seule debout ; les séismes et les inondations eurent raison de lui.

Narni, dix milles, *Narnia* en latin. Petite ville de l'Église, assise sur le haut d'un rocher, au pied duquel roule la rivière Nera, *Nar* en latin ; et d'une part ladite ville regarde une très plaisante plaine où ladite rivière se joue et s'enveloppe étrangement. Il y a en la place une très belle fontaine. Je vis le dôme, et y remarquai cela, que la tapisserie qui y est, a les écrits et rimes françaises de notre langage ancien. Je ne sus apprendre d'où cela venait, bien appris-je du peuple qu'ils ont de tout temps grande inclination en notre faveur. Ladite tapisserie est figurée de la Passion, et tient tout l'un côté de la nef. (JV 240)

Narni est une très belle ville médiévale. San Giovenale, la cathédrale romane que vit Montaigne, fut consacrée en 1145. Fort simple, sa façade rectangulaire est précédée d'un élégant portique de 1400. Il y remarqua une tapisserie décrivant les scènes de la Passion qui occupait toute une paroi de la nef. Elle était d'origine française, probablement apportée lors des guerres d'Italie, sous Charles VIII, Louis XII ou François I^{er}. Il n'en reste aucune trace.

Une paroi entière de la nef de la cathédrale romane *San Giovenale* était occupée par une tapisserie d'origine française.



La première arche (et dernière debout) du pont d'Auguste sur la Nera est haute de 30 mètres.

Une rue médiévale de Narni.





On trouve sur la *piazza Garibaldi*, en face de la cathédrale, une belle fontaine de bronze, « Il y a en la place une très-belle fontaine », dont il existe une réplique encore mieux conservée datant de 1301 au fond de la *piazza dei Priori*⁶. L'église de Saint-François fut édifiée au XIII^e siècle, plusieurs années après la mort de saint François à l'endroit où le religieux vécut quelque temps. Elle est moins renommée que la cathédrale mais les fresques de l'école locale peintes à même les colonnes surprennent par leur fraîcheur et leur beauté.

Le vendredi 21 avril, de bon matin, ils reprennent la route, « nous descendîmes en une très plaisante vallée où court ladite rivière Nera » (JV 240) et parcourent 12 km de plaine jusqu'à Terni. Ils aperçoivent à leur droite un beau village juché sur une colline. Il est réputé être un ancien camp du général Scipion l'Africain : « Nous vîmes à notre main droite une tête de colline plaisante, saisie d'une petite villette. Le peuple la nomme *Colle Scipoli* : ils disent que c'est anciennement *Castrum Scipionis* » (JV 241). Situé à moins de 3 km au sud de Terni, Collescipoli est un village d'environ mille habitants placé au sommet d'une petite éminence ; il compte plusieurs palais du XVI^e siècle. Sortant d'une crise de colique, Montaigne ne peut s'empêcher de manifester son admiration devant cet environnement couronné de montagnes. Cette campagne bien peuplée, soigneusement cultivée, avec ses collines et ses oliviers, devait trancher avec la désolation de la périphérie romaine au retour d'Ostie.

C'est une belle villette [Terni], en singulièrement plaisante assiette. À son cul, d'où nous venions, elle a la plaine très fertile de cette vallée, et au-delà les coteaux les plus cultivés, habités ; et, entre autres choses, pleins de tant d'oliviers, qu'il n'est rien de plus beau à voir, attendu que parmi ces coteaux, il y a quelquefois des montagnes bien hautes qui se voient jusques sur la cime, labourées et fertiles de toutes sortes de fruits. J'avais bien fort ma colique, qui m'avait tenu vingt-quatre heures, et était lors sur son dernier effort ; je ne laissai pourtant de m'agrèer de la beauté de ce lieu-là. (JV 241)

Ils traversent la Nera sur un pont, puis franchissent les portes de Terni. Sur la place, Montaigne remarque une antique colonne ainsi qu'une statue de lion placée sur un socle sur lequel se lit une épigraphe dédiée à Neptune : « Terni que nous traversâmes, et sur la place vîmes une colonne fort antique, qui est encore sur ses pieds. Je n'y aperçus nulle inscription, mais à côté il y a la statue d'un lion relevé, au-dessous de laquelle il y a en vieilles lettres une dédicace à Neptune, et encore ledit Neptunus insculpté en marbre à tout son équipage » (JV 240).

Sur la *piazza Garibaldi* de Narni, en face de la cathédrale, s'écoule une intéressante fontaine en bronze.

Sur la *piazza dei Priori*, la réplique datant de 1301 de la fontaine de la *piazza Garibaldi*.



Ce marbre provenant des environs du *Lacus Velinus* (actuel lac de Ventina, à 11 km de Terni) fut identifié par Alessandro d'Ancona⁷ accompagné de la dédicace suivante :

NEPTUNO SACRUM
L(ucius) VALERIUS NIGRI LIB(ertus) MENANDER
PORTITOR OCRISIVA

Il s'agit d'un autel de sacrifice en travertin datant du I^{er} siècle ap. J.-C. ou vragé sur ses quatre pans⁸. Sur les deux faces principales sont figurés le dieu Neptune et une scène de sacrifice. Le sacrifiant est en toge, un pan de celle-ci couvrant sa tête. Il tient dans la main gauche une petite boîte au couvercle triangulaire et de sa main droite étendue vers les flammes, il répand l'encens contenu dans la cassette. L'inscription répartie autour de la tête et du buste du sacrifiant révèle son nom (Lucius Valerius Menander),

son statut d'affranchi libéré par Nigri (Nigri Libertus), son métier de batelier (*portitor*) et le dieu Neptune bénéficiaire de la libation. Ocrisiva est probablement un toponyme ; *ocri* signifiant colline rocheuse (comme *ocriculum* ou *otriculum*). Cette dédicace est donc celle que Montaigne identifia : le dieu y figure avec ses attributs, le trident et les dauphins. Sur les deux surfaces latérales est sculpté le même relief : trois rameurs à bord d'une barque.

Sur les faces latérales de l'autel de Neptune sont figurés trois rameurs dans une barque. Palazzo Carrara, Terni. © Alamy.

À gauche, l'une des grandes faces de l'autel de Neptune montre un sacrifice. Sur l'autre face, le dieu est représenté muni d'un trident et entouré de dauphins. Palazzo Carrara, Terni. © Alamy.

⁷ Alessandro d'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI*, op. cit., p. 336 note 1 où il cite Francesco ANGELONI, *Storia di Terni*, Pisa, Nistri, 1878, p. 19.

⁸ Valérie HUET, « Roman sacrificial reliefs in Rome, Italy and Gaul : reconstructing archeological evidence ? », in *Ritual Matters – Material Remains and Ancient Religion*, supplements to the *Memories of the American Academy in Rome*, ed. Claudia MOSER and Jennifer KNUST, Ann Arbor (Michigan), University of Michigan Press, 2017, p. 14. Valérie HUET, « Le voile du sacrifiant à Rome sur les reliefs romains : une norme ? », in *Vêtements antiques – S'habiller, se déshabiller dans les mondes anciens*, éd. Florence GHERCHANOC et Valérie HUET, Paris, Errance, 2013, p. 52-53.



⁶ À la façade du *palazzo dei Priori* persiste le balcon appelé *loggia colpire* d'où le crieur public informait la population.

Montaigne examina une seconde épigraphe : « En cette même place il y a une inscription qu'ils ont relevée en lieu éminent : à un A. Pompeius A. F., les habitants de cette ville (qui se nomme *Interamna*, pour la rivière Nera qui la presse d'un côté et un autre ruisseau par l'autre) ont érigé une statue pour les services qu'il a faits à ce peuple. La statue n'y est pas, mais je jugeai de la vieillesse de cet écrit, par la forme d'écrire en diphtongue *periculeis* et mots semblables » (JV 240) :

A. POMPEIO A. F.
 CLU. Q. PATRONO
 MUNICIPI INTERAMNAT.
 NAHARTIS. QUOD EJUS
 OPERA UNIVERSUM
 MUNICIPIUM EX SUMMIS
 PERICULEIS, ET DIFFI-
 CULTATIBUS EXPEDITUM
 ET CONSERVATUM EST EX
 TESTAMENTO L. LICINI T. F.
 STATUA STATUTA EST.



La stèle d'Aulus Pompeius.
 Palazzo Carrara, Terni. © Alamy.

Cette épigraphe que Montaigne remarqua sur un mur de la place était apposée sur le socle d'une statue dédiée à Aulus Pompeius fils d'Aulus, de la tribu Clustumine (CLU)⁹. Aulus Pompeius était questeur et protecteur (Q. PATRONO) de la ville d'Interamna-sur-Nar (MUNICIPI INTERAMNAT. NAHARTIS.). *Interamna* ou Interamnium est un toponyme latin qui signifie *entre deux fleuves*. Au moins trois villes de l'ancienne Italie étaient ainsi nommées, parmi lesquelles *Interamna Nahars* (ou *Nahartium*), l'actuelle Terni. Les deux rivières entourant la ville sont la Nera et la Serra dont le cours s'est modifié. *Periculeis* est une graphie ancienne pour *periculis* à l'époque classique (ablatif pluriel de *periculum*, danger) : « mais je jugeai de la vieillesse de cet écrit, par la forme d'écrire en diphtongue *periculeis* et mots semblables ». Les diphtongues sont des voyelles qui changent de timbre en cours d'émission, transformées en une autre voyelle dans le même mouvement de la langue. Elles ont disparu du latin classique. Il s'avère, à l'examen de l'inscription, que le mot cité par Montaigne comprend non pas une, mais deux diphtongues : *periculeis* et non *periculis*. Aulus Pompeius fut questeur vers 80 av. J.-C. et les dangers dont il sauva la ville pouvaient être liés à la confiscation des terres par Sulla ou à la guerre de Pérouse, la dernière guerre civile de la République. Par ailleurs, les décors floraux (semblables à ceux de la stèle d'Ostie) sont typiques de la fin de la république et du début de l'empire.

Terni devint une grande ville industrielle surnommée la *ville d'acier* ou la *Manchester d'Italie* pour ses usines métallurgiques, dont la *ThyssenKrupp Acciai Speciali Terni* fondée en 1884 et spécialisée durant la Seconde Guerre mondiale dans la fabrication d'armes. Comme Friedrichshafen sur le lac de Constance, elle fut pratiquement rasée lors des bombardements de 1943-1944. Depuis, ces marbres que décrit Montaigne furent portés disparus. En réalité, ils sont exposés au palazzo Carrara de Terni¹⁰.

Dès la sortie de Terni commence l'ascension du col de la *Somma*, une route qui serpente à plus de 600 mètres parmi des sommets couronnés de chênes verts. Certaines cimes du complexe montagneux de la *Somma* culminent à 1330 mètres, la zone la plus élevée de cette partie des Apennins. Le peintre Joseph Mallord William Turner (1775-1851) effectua en 1819, durant son premier voyage en Italie, un dessin au crayon sur papier vélin blanc intitulé *Pass of the Somma*. L'esquisse représente une vue de la route entre Valderena et le village de Torrecola; au loin, la vallée de Spolète. Montaigne, lui, se félicite des aménagements routiers entrepris par Grégoire XIII. Après son passage dans l'idyllique vallée de Terni, il se limite à la mention d'un trajet entre des montagnes pierreuses et le torrent d'hiver Tessino qui longe la dernière moitié du chemin.

De là, nous nous engageâmes un peu plus avant en l'Apennin, et trouvâmes que c'est à la vérité une belle grande et noble réparation, que de ce nouveau chemin que le pape y a dressé, et de grande dépense et commodité [...]. Les autres montagnes sont plus hautes, sèches et pierreuses, entre lesquelles et la route d'un torrent d'hiver, nous nous rendîmes à Spoleto, dix-huit milles. (JV 241)

⁹ Alessandro d'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI*, op. cit., p. 336 note 2 qui cite F. ANGELONI, *Storia di Terni*, op. cit., p. 25. En réalité, Angeloni (et à sa suite d'Ancona) transcrit *periculis*. En l'absence de l'épigraphie originale, il était impossible de déterminer si la remarque de Montaigne était fondée.

¹⁰ Terni qui devient le centre du monde tous les 14 février, car saint Valentin, martyrisé en 269, fut évêque de la ville.



La vallée de la Nera vue des
Jardins de San Bernardo à Narni :
« Ladite ville regarde une très
plaisante plaine où ladite
rivière se joue et s'enveloppe
étrangement ». Au sommet du
versant opposé, l'imposante
abbaye bénédictine de
San Cassiano.

LA VALLÉE DE SPOLETO

Ils atteignent la riante vallée de Spoleto où coule le Clitumnus, mais doivent exhiber leur bulletin de santé à l'entrée de la ville : « Nous fûmes contraints d'y montrer notre bollette, non pour la peste, qui n'était lors en nulle part d'Italie, mais pour la crainte en quoi ils sont d'un Petrino, leur citoyen, qui est le plus noble bandit voleur d'Italie, et duquel il y a plus de fameux exploits, duquel ils craignent, eux et les villes d'alentour, d'être surpris » (JV 241-242). La crainte du banditisme devait créer un certain malaise durant cette partie du trajet. À Bologne, pour cette raison déjà, il avait fallu bousculer l'ensemble de l'itinéraire vers Rome. Le bandit Petrino Leoncili, *l'homme sauvage*, terrorisait l'Ombrie depuis plusieurs années ; à Spolète, il était l'auteur d'un meurtre en 1578 et d'autres méfaits en 1579 ; à Terni, il avait commis trois homicides¹¹. Les cavaliers ne s'attardent donc pas à Spolète mais s'arrêtent à une taverne pour dîner sous la ramée, une cuisine à l'huile, des œufs cuits, du fromage et du vin. Ils poursuivent dans cette vaste vallée une route bien droite tracée comme une piste de champ de courses.

Au partir de là, ce même jour après dîner, nous nous trouvâmes dans la vallée de Spoleto, qui est la plus belle plaine entre les montagnes qu'il est possible de voir, large de deux grandes lieues de Gascogne. Nous découvrions plusieurs habitations sur les croupes voisines. Le chemin de cette plaine est de la suite de ce chemin que je viens de dire du Pape, droit à la ligne, comme une carrière [champ de courses] faite à poste [exprès]. Nous laissâmes force villes d'une part et d'autre, entre autres sur la main droite la ville de Trévi. Servius dit sur Virgile, que c'est *Oliviferaeque Mutuscae*, de quoi il parle Livre VII. Autres le nient et argumentent au contraire. Tant y a que c'est une ville pratiquée sur une haute montagne, et d'un endroit étendue tout le long de sa pente jusques à mi-montagne. C'est une très plaisante assiette, que cette montagne chargée d'oliviers tout autour. Par ce chemin-là nouveau, et redressé depuis trois ans, qui est le plus beau qui se puisse voir, nous nous rendîmes au soir à Foligno, douze milles. (JV 242)

À main droite apparaît le village intemporel de Trevi, juché sur une colline isolée de la chaîne des Apennins. Montaigne lui avait associé l'appellation virgilienne de *Oliviferaeque Mutuscae*, Mutusca fertile en oliviers. Il faisait référence à un passage du livre VII (v 711) de *l'Énéide* qui la cite parmi les villes des Sabins qui se sont joints à la guerre contre Énée : « Ereti manus omnis, oliviferaeque Mutuscae »¹². Le grammairien italien de la fin du IV^e siècle Maurus Servius Honoratus, dit Servius, était considéré par ses contemporains comme l'homme le plus instruit de sa génération. Il est l'auteur d'un livre de commentaires sur Virgile publié à Florence en 1471¹³ dans lequel il associe *oliviferaeque Mutuscae* avec *Trebia* devenant *Trebula* (Trevi). Fabio Biondo y fait référence dans son guide *Italia illustrata*¹⁴. Plin l'Ancien groupe

11 D'Ancona consacre plus de trois pages à l'histoire du tueur en série. Bien que sa mort prématurée fût annoncée à plusieurs reprises en Flandre puis à Brescia, il serait mort dans son lit en 1650 à l'âge de 84 ans. Alessandro D'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI, op. cit.*, p. 338-341. Pour Cento, Leoncili fut tué en 1582 à Galeata. Michel de MONTAIGNE, *Viaggio in Italia*, Alberto CENTO, Bari, Laterza, 1972, p. 223, note 13.

12 « Toute la troupe d'Eretum et de Mutusca, féconde en oliviers », VIRGILE, *Énéide*, trad. André Bellessort, Paris, Le Livre de poche classique, 1965, livre VII, p. 257.

13 Maurus Servius Honoratus, *Commentarii in tria Virgilia opera : Bucolica, Georgica et Aeneidem*, Firenze, Bernardo CENNINI, 1471.

14 « Son nom me réfère à cette terre appelée par Virgile *Mutusca pleine d'olives* et qui pour Servius fut ensuite nommée Trebia, la Trebula que mentionne à plusieurs reprises Martial. Aujourd'hui, Trévi est riche en oliveraies » (traduction de l'auteur). Flavio BIONDO, *Roma restaurata, Italia illustrata*, Venetia, Michele Tramezzino, 1543, p. 115.



Esquisse au crayon intitulée *Pass of the Somma* effectuée en 1819 par William Turner.

Le point de vue se situe près du village de Torrecola. L'entrée du tunnel de Valdarena est visible en bas à gauche. À l'extrémité du col se distingue la plaine de Spoleto. © Tate Images, London.

Fruit d'un étrange hasard, la même prise de vue du col de la Somma près de Torrecola et de Valdarena fut effectuée le 14 mai 2012. Au loin, la verte vallée de Spolète.





La vallée de Spoleto.

Aspect de Trevi.



sous le même vocable Mutusca et Trebula; dans sa quatrième région d'Italie, parmi les Sabins, il mentionne les Trébulans Mutuscéens : « Trebulani qui cognominantur Mutuscae »¹⁵. En réalité, *Trebula Mutusca* ou simplement *Mutusca* était une ancienne ville des Sabins dont l'emplacement actuel est à *Monteleone Sabino* à 73 km de Trevi dans la province de Rieti (Latium). Bien que la richesse en olives ne soit pas un critère fort spécifique dans le centre de l'Italie, le village voisin porte le nom d'Oliveto. *Eretum* était également une ancienne ville des Sabins correspondant au hameau de *Grotta Marozza*.

Partis tôt de Narni, ils atteignent Foligno après un périple contrasté qui leur permet de franchir les plus hauts sommets et les emporta sur les plus belles routes de plaine; une étape longue de 67 km, l'exploit du voyage dans les États pontificaux.

Montaigne renseigne les anciennes dénominations latines de Foligno : *Fulginium*, *Fulcinia*, *Forum Flaminium*. Par sa position au milieu de la péninsule, Foligno est considérée comme le centre du monde. La *Divine Comédie* fut le premier livre en langue italienne à être imprimé. Il le fut à Foligno, en 1472, par Johannes Neumeister (mort entre 1507 et 1512 à Lyon), un imprimeur itinérant, un artisan pionnier allemand probablement formé par Johannes Gutenberg. La première édition typographique de l'œuvre de Dante fut réalisée à la demande d'Emiliano de Orfini, orfèvre à Foligno, qui fit installer la presse dans sa maison et finança l'entreprise, notamment l'achat du papier.

Mais pour Montaigne, l'apparence de Foligno rappelle Sainte-Foy-la-Grande, une bastide établie aux portes du Périgord, sur la rive de la Dordogne, près de Bergerac. Au milieu de sa traversée des Apennins, il trouve l'occasion d'établir une sorte de bilan qualitatif du trajet, des observations accumulées. Les hôtelleries de cette route sont comparables aux françaises, mais les chevaux n'y trouvent que du foin à manger. Les bœufs sont attachés par un anneau leur transperçant les naseaux. Les mulets sont fort beaux et ont leurs sabots de devant protégés de manière particulière : au lieu de ferrer uniquement la base de la corne, l'ensemble du sabot est enserré dans une pièce métallique. Il s'agit de l'*hipposandale*, une invention romaine faite d'une pièce de métal maintenue par des lacets de cuir recouvrant la corne et remontant en partie sur le sabot. Ceci permet de l'enlever lorsque le mulet est au repos ou lors de marches qui ne nécessitent pas de protection¹⁶. Sur le plan culinaire, « ils servent le poisson mariné et n'en ont guère de frais. Ils servent des fèves crues par toute l'Italie, et des pois et des amandes verts, et ne font guère cuire les artichauts. [...] Les vins n'y sont guère bons » (JV 243).

Après une nuit passée à Foligno, Montaigne reprend sa route et se trouve face à une croisée de chemins. Il doit abandonner la *via Flaminia* qui se dirige vers la vallée du Metaurus et Rimini (il la retrouvera plus tard dans les Marches); il oblique vers la droite pour continuer la traversée de la partie la plus âpre des Apennins en direction de Muccia.

¹⁵ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, livre III, XVII, 12.

¹⁶ Gaspard Kœnig, dès son retour à la Pommeraye, s'empresse de retirer les fers de Desti pour la laisser « pieds nus ». Il s'était rendu compte à quel point les fers peuvent causer un handicap. Et il notera à ce propos : « Combien de fers ne me suis-je pas ôtés à moi-même durant ce voyage ? » GASPARD KœNIG, *Notre vagabonde liberté - À cheval sur les traces de Montaigne*, Paris, l'Observatoire/Humensis, 2021, p. 558-559.

Un chemin ombragé
près de Capodacqua.

Serravalle di Chienti.

LA VALLÉE DU CHIEN TI

Il quitte donc les voies bien droites de la vallée de Spoleto et s'engage sur des chemins de montagne pierreux. On s'attend à des récriminations ou du moins à des avis réservés, mais Montaigne nous réserve les plus belles descriptions de paysages qu'il nous ait été donné de lire dans son œuvre. Sur ce trajet de Foligno à Muccia, il est dithyrambique :

Lendemain matin, ayant laissé cette belle plaine, nous nous rejetâmes au chemin de la montagne, où nous retrouvions force belles plaines, tantôt à la tête, tantôt au pied du mont. Mais sur le commencement de cette matinée, nous eûmes quelque temps un très bel objet de mille diverses collines, revêtues de toutes parts de très beaux ombrages de toute sorte de fruitiers et des plus beaux blés qu'il est possible, souvent en lieu si coupé et précipiteux, que c'était miracle que seulement les chevaux puissent avoir accès; les plus beaux vallons, un nombre infini de ruisseaux, tant de maisons et villages par-ci par-là [...]. Souvent, bien loin au-dessus de nos têtes, nous voyions un beau village, et sous nos pieds, comme aux Antipodes, un autre, ayant chacun plusieurs commodités et diverses : cela même n'y donne pas mauvais lustre, que parmi ces montagnes si fertiles, l'Apennin montre ses têtes renfrognées et inaccessibles, d'où on voit rouler plusieurs torrents, qui, ayant perdu cette première furie, se rendent là tôt après, dans ces vallons des ruisseaux très plaisants et très doux. Parmi ces bosses, on découvre, et au haut et au bas, plusieurs riches plaines, grandes parfois à perdre de vue par certain biais du prospect. Il ne me semble pas que nulle peinture puisse représenter un si riche paysage. (JV 243-244)

La vallée vue du Monte Burano.



Après le col de la Somma aux crêtes couvertes d'épaisses forêts de chênes, il découvre un archipel de hameaux échelonnés au milieu des cultures. Comme au Brenner, le paysage est marqué par la déforestation, les terres cultivées et les campagnes gagnent du terrain sur la nature sauvage, mais les frais ombrages de beaux arbres fruitiers sont préservés. Ce n'est pas une nature laissée à elle-même qui impressionne le Montaigne gérant son domaine agricole au Périgord, mais l'équilibre symbiotique de l'apport naturel et de l'activité humaine, les paysages anthropocentrés. Il se laisse imprégner de reliefs, demi-tons, ombrages et contrastes, mais la représentation colorée en *plate peinture* le déçoit; aux nuances les plus subtiles des tons pastel, il préfère les dégradés, les ombres et les oppositions que lui révèle sa propre vision. Pour lui, nulle peinture, c'est-à-dire nulle interprétation par le truchement de la vision d'autrui, à l'aune d'un autre regard, ne peut représenter un si riche paysage. Le peu d'intérêt pour la description paysagère généralement attribué à Montaigne et sa faiblesse d'évocation de la nature¹⁷ sont quelque peu démentis à la lecture de cette riche description.

Cette partie fort peuplée des Apennins près de Scopoli, Ricciano et Colfiorito est une zone de hautes terres. Près du village de Taverna, à une altitude de 753 m, se trouve un vaste plateau de 10 km², tellement étendu qu'il excède le champ de vision, « des plaines grandes parfois à perdre de vue par certain biais du prospect ».

Quant au torrent Chienti, il sort d'un trajet souterrain dans une gorge près de Serravalle. Ils le suivent jusqu'à l'étape de midi à Muccia : « De là nous trouvons le visage de notre chemin tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, mais toujours la voie très aisée; et nous rendîmes à dîner à La Muccia, vingt milles, petite villotte assise sur le fleuve de Chienti » (JV 244).

¹⁷ Philippe DESAN, « Montaigne paysagiste », in *Nature et paysages*, éd. Dominique de COURCELLES, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 2006, p. 39-49.

Un plateau à 753 mètres d'altitude près du village de Taverna.



Montaigne s'était disputé avec son guide, son voiturin, et l'avait giflé. Charles de Brosses ne cachera pas son ressentiment à l'égard des *vetturini* : « on marche à sa guise sans dépendre de personne, ce que l'on ne peut faire avec des voiturins qu'il faudrait d'ailleurs, à tout moment, rouer de coups de bâton, et c'est une fatigue »¹⁸. Cependant, un tel geste était considéré en Italie comme sérieux. Montaigne était donc inquiet, craignant une dénonciation ou des représailles. Comme il n'apercevait plus le guide, au lieu de poursuivre vers la plaine et Tolentino, il décida de raccourcir l'étape et de s'arrêter pour la nuit sur les contreforts des Apennins à Valcimara, à 14 km de Muccia.

De là nous suivîmes un chemin bas et aisé au travers ces monts; et parce que j'avais donné un soufflet à notre vetturin, qui est un grand excès selon l'usage du pays, témoin le vetturin qui tua le prince de Tresignano, ne me voyant plus suivre audit vetturin, et en étant, tout à part moi, un peu en humeur qu'il en fit des informations ou autres choses, je m'arrêtai, contre mon dessin (qui était d'aller à Tolentino), à souper à Valcimara, huit milles, petit village, et la poste, sur ladite rivière de Chienti. (JV 244)

Il repart le lendemain par la vallée du Chienti. La contrée s'aplanit et évoque les paysages familiers de sa Gascogne, où « nous rencontrâmes après le pays qui s'aplanissait, et n'avions plus à nos flancs que des petites croupes fort accessibles, rapportant cette contrée fort à l'Agenais, où il est le plus beau le long de la Garonne » (JV 244-245). Ils approchent de

Muccia, via Varano.

¹⁸ Charles de BROSSES, *Lettres familières sur l'Italie*, éd. Yvonne BEZARD, Paris, Firmin-Didot, 1931, tome second, lettre LVIII, p. 573.



Macerata, une « belle ville de la grandeur de Libourne, assise sur un haut en forme approchant du rond, et se haussant de toutes parts également vers son ventre » (JV 245). Ils pénètrent au nord par la *Porta Romana*¹⁹, construite en 1579 par l'architecte Pompeo Floriani et appelée *Porta Boncompagna* en l'honneur de Grégoire XIII : « L'entrée de cette ville, c'est une porte neuve, où il y a d'écrit : *Porta Boncompagno*, en lettres d'or; c'est de la suite des chemins que ce pape a redressés; c'est ici le siège du légat pour le pays de la Marche [la Marche d'Ancône] » (JV 245).

Il remarque la façade du palais Mozzi-Ferri²⁰ qui rappelle le *Palazzo dei Diamanti* de Ferrare, ainsi nommé en raison de ses bossages en pointe de diamant : « J'y remarquai un palais de pierre de taille, tout taillé par le dehors en pointe de diamant carrée, comme le palais du cardinal d'Este à Ferrare : cette forme de constructure est plaisante à la vue » (JV 245). Ces découpes accentuant les contrastes ont le don de plaire à Montaigne.

¹⁹ La construction gravement endommagée par les troupes napoléoniennes en 1799 fut démolie en 1857 puis remplacée par une grille nommée *I cancelli porta Romana*.

²⁰ Le palais situé 37 via G. Matteotti a deux étages et trois fenêtres par étage.

Macerata.



Le palais Mozzi-Ferri de Macerata avec ses bossages en pointe de diamant.

Après dîner, par un chemin aisé, ils passent par Recanati construite sur une colline, et arrivent enfin à Lorette. Depuis Rome, ils ont franchi une distance de 276 km : « À venir de Rome à Lorette, auquel chemin nous fûmes quatre jours et demi, il me coûta six écus de monnaie, qui sont 50 sols pièce pour cheval, et celui qui nous louait les chevaux les nourrissait, et nous. Ce marché est incommode d'autant qu'ils hâtent vos journées, à cause de la dépense qu'ils font, et puis vous font traiter le plus écharsément [chichement] qu'ils peuvent » (JV 251). Le forfait du trajet qui incluait la location des chevaux, leur nourriture et celle des voyageurs incitait les guides à accélérer le train et réduire le parcours au minimum, probablement aux dépens de certaines visites culturelles. Ceci devait considérablement déplaire à Montaigne, peut-être était-ce la raison qui l'amena à gifler son voiturier.



LA LORETTE

Montaigne vient d'atteindre l'une des étapes essentielles de son grand voyage, un objectif auquel il avait dû temporairement renoncer à Bologne. Il s'y plaira, restera plusieurs jours, partagés entre dévotions, visites et l'offrande d'un ex-voto : « Mais, pour dire un mot de l'expérience de ce lieu, où je me plus fort... » (JV 250). Du haut des murailles qui dominent la vallée fertile du Musone et la ville de Castelfidardo, il contemple les horizons lointains de l'Adriatique et entrevoit les monts de Dalmatie, songeant déjà à d'autres voyages :

C'est un petit village clos de murailles et fortifié pour l'incursion des Turcs, assis sur un plan un peu relevé, regardant une très belle plaine, et de bien près la mer Adriatique ou golfe de Venise ; si qu'ils disent que, quand il fait beau, ils découvrent au-delà du golfe les montagnes de l'Esclavonie : c'est enfin une très belle assiette. (JV 246)

Les solides fortifications furent érigées pour protéger une toute petite bâtisse – la *Santa Casa* – qui, selon la tradition, fut une pièce de la maison habitée par Marie à Nazareth en Galilée. Une étude archéologique²¹ a montré que ce logis comportait deux parties : une petite grotte donnant sur un espace entouré de trois murs, une disposition typique des habitations locales. La grotte taillée dans le roc était utilisée comme fourre-tout et garde-manger, tandis que la construction en briques qui y était annexée servait à la vie quotidienne. Une église construite sur son emplacement dès le III^e siècle fut plusieurs fois détruite puis rebâtie par les chrétiens de Byzance et par les Croisés français. Le roi saint Louis, durant sa croisade, y effectua un pèlerinage en mars 1251.

Protéger et valoriser la *Santa Casa* fut une préoccupation constante de l'époque. Et lorsque le 18 mai 1291 le port de Saint-Jean-d'Acre (Akko) fut pris par le sultan mamelouk al-Ashraf Khalil, contraignant les Croisés à abandonner la Terre sainte, la *Santa Casa* était déjà transférée en lieu sûr. La voie maritime de la baie de Haïfa étant compromise, les trois murs de la pièce donnant sur la grotte furent transportés par voie terrestre en Illyrie, l'actuelle Croatie, près de la localité de Fiume (Rijeka), ville côtière du golfe de Venise.

Comme l'obélisque de Caligula et la *Santa Scala*, la relique fit la traversée par bateau. Le transport s'effectua par les soins de la famille Angeli, des proches des empereurs byzantins et anciens despotes d'Épire²² qui possédaient de vastes domaines dans les Marches d'Ancône. Leur patronyme fut probablement à l'origine de la croyance en une translation angélique de la *Santa Casa*. Les éléments furent conservés près du port de Recanati où ils demeurèrent quelque temps. En 1294, les pierres furent acheminées sur le *Monte Prodo* et la *Santa Casa* fut reconstruite à l'emplacement d'un hameau nommé *Lauretano* en raison de la présence de nombreux lauriers ; un lieu plus facile à défendre contre les incursions de felouques barbaresques. Des fouilles récentes permirent d'y retrouver plusieurs tombes dont les plus anciennes sont d'époque romaine impériale ; il s'agirait donc d'une ancienne nécropole.

La place de la Madone, la Basilique de la Lorette qui abrite la *Santa Casa* et le Palais apostolique.



21 La *Santa Casa* a fait l'objet d'une étude archéologique approfondie menée de 1962 à 1965 par Nereo Alfieri de l'Université de Bologne, avec la collaboration du géologue Edmondo Forlani et du frère capucin Florian Grimaldi, archiviste de la *Santa Casa*. N. ALFIERI, E. FORLANI, F. GRIMALDI, *Contributi archeologici per la storia della S. Casa di Loreto*, Loreto, 1967.

22 Une région montagneuse des Balkans, partagée entre la Grèce et l'Albanie.



Bien sûr, Loreto appartenait aux États pontificaux, mais pourquoi faire de ce hameau la destination finale des précieuses reliques ? Pourquoi ne pas les acheminer à Rome ? La décision releva d'un certain Salvo, évêque de Recanati. En effet, le pape Célestin V avait démissionné le 13 décembre 1294 sans avoir réellement exercé sa charge et sans avoir foulé le sol de Rome. En l'absence de pape en exercice, le pouvoir de juridiction dans les affaires spirituelles, parmi lesquelles les indulgences et les reliques, était entre les mains du *Vicarius Urbis*, qui n'était autre que l'évêque Salvo. L'enjeu était important, car des objets sacrés comme la maison de Marie pouvaient par leur notoriété jouer un rôle prépondérant dans le développement d'une région. Ce fut le cas de l'essor politique et du rayonnement de la Sérénissime après le transport du corps de saint Marc d'Alexandrie à Venise où il fut déposé en 828.

La *Santa Casa* fut donc l'objet d'une attention particulière et d'aménagements constants. En particulier, le mur manquant correspondant à l'entrée de la grotte fut comblé par une petite abside. Plus tard, celle-ci fut remplacée par un mur droit au sommet duquel fut insérée une niche pouvant contenir une statue de la Sainte Vierge. Les transformations avaient pour but de consolider les parois et de donner un aspect de chapelle à une construction qui à l'origine reposait sur le sol rocheux de Nazareth et n'avait donc pas de fondation propre. Jusqu'en 1530-1535, on accédait par une porte unique percée dans le mur nord (à gauche en regardant l'autel). Cette porte fut condamnée et une nouvelle porte fut créée à un endroit qui facilitait le flux des fidèles ; les pierres qui occupaient la place de la nouvelle porte servirent à combler l'espace de l'ancienne. L'intérieur de la *Santa Casa*, longue de 10 m 60 et large de 4 m 36, était séparé en deux parties par une cloison ouvragée (un *moïen*) intégrant un autel, l'*Autel des apôtres*. Cette cloison munie à chaque côté d'une porte scindait ce lieu en une chapelle principale occupant les 4/5 de la surface et en une petite pièce qui servait notamment à l'exposition des ex-voto. Cette paroi faite de verre

Un pèlerinage à la Santa Casa.
1958 ca.
© Foto Trani, Bromostampa,
Torino.

et de fer forgé rappelle l'*iconostase* des églises byzantines, la cloison ornée d'icônes qui sépare la nef du sanctuaire.

Le lieu de la dévotion, c'est une petite maisonnette fort vieille et chétive, bâtie de briques, plus longue que large. À sa tête, on a fait un moïen [une cloison], lequel moïen a à chaque côté une porte de fer : à l'entre-deux une grille de fer ; tout cela grossier, vieil et sans aucun appareil de richesse. Cette grille tient la largeur d'une porte à l'autre ; au travers d'icelle, on voit jusques au bout de cette logette ; et ce bout, qui est environ la cinquième partie de la grandeur de cette logette qu'on renferme, c'est le lieu de la principale religion. Là se voit, au haut du mur, l'image Notre-Dame, faite, disent-ils de bois ; tout le reste est si fort paré de vœux riches de tant de lieux et princes, qu'il n'y a jusques à terre pas un pouce vide, et qu'il ne soit couvert de quelque lame d'or ou d'argent. (JV 246-247)

D'origine paléochrétienne, l'*Autel des Apôtres* intégré dans l'*iconostase* fut ramené de Palestine avec les trois murs. Il délimite une petite pièce qui est le lieu de la « principale religion ». À l'époque de Montaigne, elle était fermée par un nouveau mur droit dans lequel était ménagée une niche contenant la statue en cèdre du Liban de la Vierge vêtue d'une robe magnifique, couverte d'or et de pierreries. Au-dessous se situait la cheminée de la maison : « en ce petit lieu est la cheminée de cette logette, laquelle vous voyez en retroussant certain vieux pansiles [rideaux] » (JV 247). Cette cheminée, appelée *Sacro camino*, datait de 1534. Elle était constituée d'un socle dans lequel étaient taillés une niche centrale à arc surbaissé et deux arcs latéraux en ogive lobés, décorée au sommet d'une arcature de motifs gothiques. Au-delà de l'*iconostase*, la chapelle accueillait les fidèles : « L'autre part de cette casette, et la plus grande, sert de chapelle, qui n'a nulle lumière du jour et a son autel au-dessous de la grille contre ce moïen duquel j'ai parlé. En cette chapelle, il n'y a nul ornement, ni banc, ni accouoir, ni peinture ou tapisserie au mur ; car de soi-même il sert de reliquaire » (JV 247-248). Le mur sur lequel repose la statue de la Vierge est orienté vers l'orient. Les parois du nord et du sud furent chacune percées de deux ouvertures pourvues d'une porte de bronze. Ainsi, un accès pratiqué au niveau de la chapelle dans le mur nord avait son vis-à-vis dans le mur sud et permettait un flux ordonné des pèlerins. L'autre ouverture du mur nord permettait par un escalier en colimaçon de gagner un étage surplombant la *Santa Casa*. La dernière porte, située dans le mur sud et appelée *porta minore* ou *del Sacro Camino*, s'ouvrait directement sur la petite salle des ex-voto. C'est à gauche de cette entrée que fut placé le tableau votif de Montaigne : « Entrant donc par là en cette chapelle, mon tableau est logé à main gauche contre la porte qui est à ce coin, et je l'y ai laissé très curieusement attaché et cloué » (JV 247). Le toit rudimentaire fut remplacé par une voûte en berceau en 1536. Les sections inférieures des murs constituées par les pierres de Nazareth furent respectées, par contre les pierres des parties supérieures, d'origine locale, furent recouvertes de fresques. Les dernières recherches archéologiques²³ ont en effet montré que les trois murs originaux sont constitués, sur une hauteur de deux à trois mètres, de pierres utilisées par les Nabatéens en Palestine mais inconnues dans la région des Marches. Sur ces pierres furent retrouvés une soixantaine de graffiti datant de l'époque judéo-chrétienne (du II^e au V^e siècle), des mots grecs, ainsi que des lettres de l'alphabet hébreu. Le reste de la construction est fait de briques fabriquées dans les Marches.

23 Giuseppe SANTARELLI, *Lorette, histoire et art*, Ancona, Edizioni Anibaldi, 2001. Giuseppe SANTARELLI, *La Santa Casa di Loreto*, Loreto, Edizioni Lauretane Santa Casa, 2006.

Le culte marial, dont la maison de Lorette devint un des centres principaux, était ardemment défendu par l'Église de la Contre-Réforme et la victoire de Lépante de 1571 fut longtemps attribuée à la miraculeuse intervention de la Vierge de Lorette. Le pape Pie V, qui lui accordait une dévotion toute particulière, voulut que l'image de la *Santa Casa* soit gravée sur les *Agnus Dei* – des médailles de cire qu'il était seul à pouvoir bénir – avec ces mots : « Vere Domus florida quae fuit in Nazaret »²⁴. La Lorette était sur le chemin des pèlerins qui, à Ancône, s'embarquaient pour Saint-Jean-d'Acree; elle se situait au centre de l'axe de pèlerinage Rome-Jérusalem et de tout le bassin Adriatique. Des panonceaux rédigés dans la plupart des langues étaient disposés sur les colonnes de la basilique : « Le miracle du transport de cette maisonnette, qu'ils tiennent être celle-là propre où en Nazareth naquit Jésus-Christ, et son remuement [déplacement] premièrement en Esclavonie [Dalmatie], et depuis près d'ici, et enfin ici, est attaché à de grosses tables de marbre en l'église le long des piliers, en langage italien, esclavon, français, allemand, espagnol » (JV 250-251).

De partout convergeaient les pèlerins ainsi que les témoignages de reconnaissance, tel ce cierge envoyé par un *Turc* : « Entre autres choses, pour la rareté, on y avait laissé parmi d'autres présents riches le cierge qu'un Turc fraîchement y avait envoyé, s'étant voué à cette Notre-Dame, étant en quelque extrême nécessité et se voulant aider de toutes sortes de cordes » (JV 247).

Est célèbre le cas de l'équipage du navire de Christophe Colomb surpris par une terrible tempête au cours de la traversée de retour d'Amérique en 1493. Les marins firent un vœu à Notre-Dame de Lorette et l'un d'entre eux, Pedro de Villa, effectua le pèlerinage.

En 1555, les autorités compétentes avaient confié la garde du sanctuaire à l'ordre des jésuites. Ces pères parlaient couramment les principales langues européennes, leur permettant d'accueillir et de confesser les pèlerins de tous horizons.



Un panonceau apposé sur une colonne de la basilique expliquant en slavon le miracle de la Lorette.

La grâce que Montaigne demanda à Notre-Dame de Lorette devait concerner la santé de sa fille Léonor. De ses cinq filles, elle était la deuxième, la seule qui ait survécu. Âgée de 10 ans au moment du voyage, elle était de complexion fragile, comme le suggère un chapitre des *Essais* rédigé en 1586, lorsqu'elle avait quinze ans : « Ma fille (c'est tout ce que j'ai d'enfants) est à l'âge où les lois permettent aux plus ardentes de se marier; elle est d'une constitution tardive, mince et douce et elle a été élevée par sa mère, conformément à ce tempérament, d'une façon privée, à l'écart des autres [filles], en sorte qu'elle commence seulement à se défaire de la naïveté de l'enfance »²⁵. Il fit donc fabriquer, avant son départ, un « vœu » ou un ex-voto qu'il nous décrit minutieusement lorsqu'il accède à la petite salle de la cheminée :

J'y pus trouver à toute peine place, et avec beaucoup de faveur, pour y loger un tableau dans lequel il y a quatre figures d'argent attachées : celle de Notre-Dame, la mienne, celle de ma femme, celle de ma fille. Au pied de la mienne, il y a insculpté sur l'argent : *Michael Montanus, Gallus Vasco, Eques regii ordinis, 1581*; à celle de ma femme : *Francisca Cassaniana uxor*; à celle de ma fille, *Leonora Montana filia unica* : et sont toutes de rang à genoux dans ce tableau, et la Notre-Dame au haut, au-devant.

Il y a une autre entrée en cette chapelle que par les deux portes de quoi j'ai parlé, laquelle entrée répond au-dehors. Entrant donc par là en cette chapelle, mon tableau est logé à main gauche contre la porte qui est à ce coin, et je l'y ai laissé très curieusement attaché et cloué. J'y avais fait mettre une chaînette et un anneau d'argent, pour, par icelui, le pendre à quelque clou; mais ils aimèrent mieux l'attacher tout à fait.

En ce petit lieu est la cheminée de cette logette, laquelle vous voyez en retroussant certains vieux pansiles qui la couvrent. Il est permis à peu d'y entrer, voire par l'écrétaire de devant la porte, qui est de métal très richement labouré, et encore y a-t-il une grille de fer au-devant cette porte; la défense y est que, sans le congé du gouverneur, nul n'y entre. (JV 247)

Montaigne décrit avec beaucoup de soin – jusqu'au plus infime détail – l'emplacement de son ex-voto, pour permettre sans doute à Léonor ou à l'un de ses descendants de le retrouver. Le vœu était donc un support en bois sur lequel étaient apposées les quatre figurines d'argent et leur légende, comme décrit plus haut. Il existait autour de la basilique quantité de boutiques où se vendaient des reproductions de parties anatomiques en divers métaux. Cependant, l'ex-voto de Montaigne composé de quatre figurines d'argent réalisées d'après modèle accompagnées de leur légende latine paraît trop complexe pour avoir été confectionné sur place en moins de deux jours. Le *Registre des Dons de la Santa Casa* porte à la date du 26 mai 1581 la note suivante, traduite par le P. Le Guévello, supérieur des montfortains à Lorette, qui en fit la trouvaille :

Dedans la très sainte chapelle, un homme d'argent fait de lame mince, à genoux sur un escabeau avec lettres à pieds (en dessous) qui disent Michael Montanus Gallus Vasco eques Regii ordinis, avec une femme en arrière, aussi d'argent de la même lame avec lettres qui disent Francisca Casaniana, uxor, avec une petite fille avec lettres Leonora Montana fille unique, lesquelles choses sont placées dans un petit cadre de

24 « C'est véritablement une florissante Maison qui fut à Nazareth ». Concetta CAVALLINI, *L'italianisme de Michel de Montaigne*, Fasano (Bari Italia), Schena editore, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 105.

25 Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, André LANLY, Paris, Gallimard, 2009, livre III, chap. V, « Sur des vers de Virgile », p. 1036.

noyer attaché sur la porte qui donne dans la chapelle, dans laquelle elles sont encore et une petite médaille d'argent²⁶.

Alexandre Nicolai nous offre en page de couverture de son ouvrage *Montaigne intime* ce qu'il suppose être une représentation de l'ex-voto. La reproduction n'est que partielle, il s'agit du détail d'une huile sur panneau peint sur les deux faces provenant de débris de matériaux de l'ancien archevêché de Bordeaux. L'image entière est fournie par Philippe Desan²⁷ : la composition révèle un seigneur agenouillé les mains jointes qui pourrait être Montaigne bien que les armoiries ne soient pas les siennes. Derrière lui, sa fille Léonor adopte la même posture. Près d'une colonne, une femme, tête couverte, ne semble pas participer à la scène ; probablement Françoise de la Chassaigne. Le personnage muni d'une clé en arrière-fond est saint Pierre, il n'y a pas de trace de Notre-Dame. Il ne s'agit évidemment pas de l'ex-voto ni même d'une copie, les protagonistes et leur disposition ne cadrant pas avec la description qu'en fit Montaigne.

26 Maturin DRÉANO, « Note sur l'ex-voto laissé par Montaigne à Notre-Dame de Lorette », *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, IX, octobre 1940, p. 59-60.

27 Philippe DESAN, *Portraits à l'essai, iconographie de Montaigne*, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 60-62.

Détail d'une huile sur panneau peint sur les deux faces provenant de débris de matériaux de l'ancien archevêché de Bordeaux. On y voit Montaigne, sa fille Léonor et, près d'une colonne, son épouse Françoise de la Chassaigne. À l'examen attentif, l'oreille de Léonor semble représentée plus sombre, contrastant avec la pâleur du visage. Un signe de cardiopathie cyanogène ? Léonor décédera à l'âge de 44 ans. La localisation actuelle du panneau est inconnue. © Roger-Viollet.

Sur la face postérieure du tableau précédent, l'effigie en grisaille d'un vieux pape barbu qui serait Grégoire XIII.



Ces incohérences s'expliquent par la provenance du tableau²⁸ qui fut peint à Bordeaux vers 1582, au retour du voyage. Il aurait servi d'étude pour la réalisation d'un vœu envoyé à Saint-Pierre de Rome et fut conservé dans la famille Montaigne. La planchette en bois sur laquelle figure la scène porte sur sa face postérieure une autre peinture, une effigie en grisaille d'un pape barbu qui serait Grégoire XIII. Le Saint Pierre, les armes et l'effigie de Grégoire XIII, qui sont manifestement d'une main différente, furent ajoutés *a posteriori* afin de conserver le souvenir de la signification de l'œuvre. Ensuite, l'étude a dû être confiée à un couvent ou à l'archevêché où elle fut recyclée en panneau de porte. Quant au vœu de Montaigne, il a probablement subi le sort de milliers d'ex-voto accumulés en un espace restreint, « je crois qu'ils refondent les choses anciennes et s'en servent à autres usages » (JV 249).

La *Santa Casa* est enchâssée dans un gigantesque coffret de marbre sculpté par Andrea Sansovino au début du XVI^e siècle sur un projet de Bramante. Ce dernier est l'architecte des belles chapelles latérales que remarquera Montaigne. Ces chapelles de l'abside, au nombre de neuf, sont réparties en couronne sur tout son périmètre. La première est la chapelle du crucifix, elles se distribuent ensuite par nationalité (chapelle française, slave, américaine, allemande, etc.). Le chœur de l'église étant occupé par le « petit carré » de la *Santa Casa*, c'est l'une de ces chapelles qui hébergea le maître-autel : « toutefois il y a un chœur, mais c'est dans une encoignure ».

Montaigne identifie dans la périphérie de la *Santa Casa* le tombeau du cardinal Louis II d'Amboise qui fut évêque d'Autun et d'Albi. Il mourut à Ancône en 1517 et le cardinal Georges d'Armagnac, alors ambassadeur à Rome, le fit inhumer dans la basilique. Son cœur fut déposé dans la tombe de son oncle le cardinal Louis I d'Amboise inhumé dans la cathédrale de Lyon. Alessandro d'Ancona²⁹ crut reconnaître la tombe de Louis II d'Amboise au pied de l'autel qui se situe dans la perspective du portique de l'église (dans l'actuelle chapelle allemande). Elle était recouverte de grandes armoiries en bronze, décorées des insignes cardinalices soutenues par deux lions de marbre rouge de Vérone, mais l'épigraphe était illisible. On trouve actuellement dans le pavement situé le long du stéréobate de la base de la coupole une pierre toute simple portant l'inscription « OSSA CAR. AMBASIANI », les armoiries de la maison d'Amboise – *Pallé d'or et de gueules de six pièces* – et sur la proche paroi une plaque métallique portant son épigraphe dans laquelle est mentionnée l'intervention du cardinal d'Armagnac.

28 Alexandre NICOLAI, *Montaigne intime*, Paris, Aubier, 1941, p. 217-223.

29 Alessandro d'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI.*, op. cit., p. 352, note 3.



La tombe du cardinal d'Amboise.

Cette casette est recouverte et appuyée par le dehors en carré du plus riche bâtiment, le plus labouré [sculpté] et du plus beau marbre qui se peut voir, et se voit peu de pièces plus rares et excellentes. Tout autour et au-dessus de ce carré, est une belle grande église, force belles chapelles tout autour, tombeaux, et entre autres celui du cardinal d'Amboise que M. le Cardinal d'Armagnac y a mis. Ce petit carré est comme le chœur des autres églises; toutefois il y a un chœur, mais c'est dans une encoignure. Toute cette grande église est couverte de tableaux, peintures, et histoires [image sculptée ou peinte]. Nous y vîmes plusieurs riches ornements, et m'étonnai qu'il ne s'y en voyait encore plus, vu le nom fameux si anciennement de cette église. (JV 248-249)

Montaigne relate le témoignage d'un certain Michel Marteau sur sa guérison d'allure miraculeuse d'une sorte d'arthrite du genou. Le père de Michel de La Chapelle-Marteau était marchand et agent de change. La famille faisait partie de la première génération de la Ligue, appelée la « Ligue bourgeoise », des arrivistes qui considéraient la Ligue comme un moyen de promotion sociale. Michel Marteau en deviendra un membre actif, gravitant dans l'entourage du duc de Guise. L'analyse de sa biographie retient un personnage assez cynique, opportuniste et avide³⁰.

Mais, pour dire un mot de l'expérience de ce lieu, où je me plus fort, il y avait en même temps là Michel Marteau, seigneur de la Chapelle, parisien, jeune homme très riche, avec grand train. Je me fis fort particulièrement et curieusement réciter, et à lui et à aucuns de sa suite, l'événement de la guérison d'une jambe qu'il disait avoir eue de ce lieu; il n'est possible de mieux ni plus exactement former l'effet d'un miracle. Tous les chirurgiens de Paris et d'Italie s'y étaient faillis. Il y avait

30 Concetta CAVALLINI, *L'italianisme de Michel de Montaigne*, op. cit., p. 199-212.



La châsse de marbre sculptée par Andrea Sansovino au début du XVI^e siècle.

L'épithaphe du cardinal Louis II d'Amboise sur laquelle est mentionnée l'intervention du cardinal d'Armagnac.

dépendu plus de trois mille écus; son genou enflé, inutile et très douloureux, il y avait plus de trois ans, plus mal, plus rouge, enflammé et enflé, jusques à lui donner la fièvre; en ce même instant, tous autres médicaments et secours abandonnés, il y avait plusieurs jours; dormant, tout à coup, il songe qu'il est guéri et lui semble voir un éclair; il s'éveille, crie qu'il est guéri, appelle ses gens, se lève, se promène, ce qu'il n'avait onques fait puis son mal; son genou désenfle, la peau flétrie tout autour du genou et comme morte, lui toujours depuis en amendant [s'améliorant], sans nulle autre sorte d'aide. Et lors il était en cet état d'entière guérison, étant revenu à Lorette; car c'était d'un autre voyage d'un mois ou deux auparavant qu'il était guéri, et avait été cependant à Rome avec nous. De sa bouche et de tous les siens, il ne s'en peut tirer pour certain que cela. (JV 250)

Montaigne retrouvera Michel Marteau le 10 juillet 1588, lors de son arrestation et de sa réclusion de quelques heures à la Bastille, une des périodes tourmentées de sa vie. De retour à Paris tombée aux mains des partisans des Guise après la fuite du Roi lors de la *Journée des barricades*, il fut emprisonné en représailles de l'incarcération d'un membre de la Ligue à Rouen. Michel Marteau, sieur de La Chapelle, venait d'être nommé prévôt des marchands par le duc de Guise et le lieutenant de la Bastille Jean Le Clerc était donc placé sous ses ordres. Montaigne fut rapidement relâché grâce à l'intercession de Catherine



de Medicis. Il relata l'épisode dans ses *Éphémérides* de Beuther, expliquant qu'il souffrait depuis trois jours d'une espèce de crise de goutte : « Entre trois et quatre après-midi, étant logé au Faubourg Saint-Germain à Paris, et malade d'une espèce de goutte, qui lors premièrement m'avait saisi, il y avait justement trois jours, je fus pris prisonnier par les capitaines et peuple de Paris [...] »³¹. Or cette « espèce de goutte », selon le témoignage de son ami le poète Pierre de Brach, avait failli lui coûter la vie : « Étant ensemble à Paris, il y a quelques années, les médecins désespérant de sa vie et lui n'espérant que sa fin, je le vis lorsque la mort l'envisagea de plus près, repousser bien loin en la méprisant la frayeur qu'elle apporte. [...] Il avait trompé la mort par son assurance, et la mort le trompa par sa convalescence ; car n'est-ce par nous tromper étant près de surgir au port, de nous pousser encore au large... »³².

À PROPOS DE LA SANTA CASA

Montaigne a vécu à la Lorette des moments religieux intenses et, en plaçant son ex-voto, il vient d'accomplir une mission importante de son voyage. Son attitude durant le séjour est celle d'un catholique pratiquant qui se confesse, communie dans la chapelle de la *Santa Casa* et veille à la disposition de son vœu. Il est attentif aux lieux du pèlerinage et y passe du temps : « Nous fîmes en cette chapelle-là nos pâques, ce qui ne se permet pas à tous ; car il y a lieu destiné pour cet effet, à cause de la grand-presse d'hommes qui ordinairement y communient. Il y a tant de ceux qui vont à toutes heures en cette chapelle qu'il faut de bonne heure mettre ordre qu'on y fasse place. Un jésuite allemand m'y dit la messe et donna à communier » (JV 248). Peut-être en proie à une crise de colique, il n'avait rien consigné dans son journal le jour de la fête de Pâques du 26 mars 1581. Il eut donc le privilège d'accomplir le rituel pascal – la confession et la communion – dans la chapelle de la Lorette : « Nous fîmes en cette chapelle-là nos pâques. »

Un intérêt marqué pour la question religieuse sur fond de pratique assidue s'était manifesté dès le début du voyage. Les exemples en sont innombrables. Il s'était détourné de sa route pour visiter les religieuses de Poussay, puis vit celles de Remiremont, s'était enquis à son arrivée à Bâle du monastère chartreux du val Sainte-Marguerite et avait abordé trois éminents représentants du protestantisme. Avec ses compagnons de route, il avait assisté aux messes, notamment à Hornussen. Durant la traversée des principautés germaniques, à Lindau, Isny, Kempten, Augsbourg, il s'informa sur les manières de coexister des communautés chrétiennes et ne manqua pas leurs cérémonies. Il rencontra à deux reprises, à Épernay et à Rome, son ami le jésuite Maldonat et fut reçu au collège de Landsberg am Lech. Il prit plaisir à se mêler à la communauté des jésuites de Vérone et de Vicenza, il visitera la communauté du *monte Celio* à Rome guidé par l'évêque de Sens en personne. Le pape Grégoire XIII le reçut en audience et l'exhorta à maintenir sa dévotion à l'Église,

31 Michael BEUTHER, *Ephemeris historica. Le livre de raison de Montaigne*, Jean MARCHAND, Paris, Compagnie Française des Arts Graphiques, 1948, p. 264-270.

32 Pierre de BRACH, *Lettre sur la mort de Montaigne*, 4 février 1593, adressée à Juste Lipse ; in BEUTHER, *Ephemeris historica, ibid.*, p. 265.



Fresque de Dieu solaire de la basilique Saint-André à Bordeaux.

au service du *roi très chrétien*. On le perçoit choqué par l'attitude désinvolte des fidèles de Vérone, des évêques à Saint-Pierre, par l'ironie des cardinaux Medici et Caraffa célébrant la cérémonie de la condamnation des hérétiques. Il s'est hasardé hors des limites de la chrétienté pour visiter les communautés hébraïques de Vérone et de Rome, y participant au Shabbat et à une cérémonie de circoncision.

Il est cependant peu d'auteurs dont la pensée théologique fut perçue de manière plus discordante. Le paradoxe résulte d'une double caractéristique chronologique. Les *Essais*, anciens de plus de quatre cents ans, furent analysés par de multiples générations d'intellectuels aux sensibilités souvent opposées. Ensuite, une pensée littéraire de plus de vingt années concentrée en un seul livre ne peut que révéler une expérience évolutive, parfois contradictoire. Par contraste, le *Journal de voyage* rédigé à mi-parcours ne concerne qu'une brève période de dix-sept mois et sa découverte tardive lui épargna deux cents ans de critiques littéraires.

Les opinions sur les conceptions religieuses de Montaigne, principalement fondées sur l'interprétation des *Essais*, sont contrastées et la postérité en eut une perception bigarrée. Ainsi Montaigne fut-il présenté par Maturin Dreano comme un catholique de cœur et de conscience, reconnu orthodoxe par les plus hautes autorités de Rome³³ et Joseph Neyrac

33 Maturin DREANO, *La religion de Montaigne*, Paris, A.-G. Nizet, 1969, livre I, chapitre IV, « L'orthodoxie de Montaigne », p. 83.

retrouva même dans son œuvre l'expression des principaux dogmes³⁴. Mais on a pu considérer ses écrits comme l'affirmation d'un *scepticisme incarné*³⁵, reconnaître en lui le chef de file des libertins et des athées laïques. Établissant un parallèle audacieux avec l'œuvre de Chateaubriand, François Guillaume Guizot qualifia l'auteur des *Essais* de *génie du paganisme*. Il fut en quatre siècles tour à tour perçu comme philosophe et moraliste chrétien, mis à l'Index, élevé au rang de chantre de la laïcité et de héros du scepticisme.

Nous l'avons vu, les *Essais* subirent avec succès et à deux reprises (en 1581 et en 1600) l'examen des censeurs romains. Si Montaigne fut aimablement réprimandé par les représentants de l'autorité pontificale en 1581, ses *écrits* furent néanmoins interdits en 1676 par l'Inquisition romaine³⁶ à la demande de Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux. En réaction, cette censure catholique provoqua dans les pays anglo-saxons dominés par le protestantisme un regain d'intérêt pour l'écrivain proscrit. Paradoxalement, en France, elle le transforma en moraliste chrétien. En effet, s'il était interdit de publier les *Essais* sous leur titre original, il était encore possible d'en extraire des passages pieux et de les vendre sous un autre libellé. C'est ainsi que *L'Esprit des Essais de Montaigne*³⁷ édité par Charles de Sercy à peine un an après la mise à l'Index proposa une réécriture sous la forme d'une série de maximes morales sur la bonne façon de conduire son existence chrétienne. Ce fut le début d'une longue carrière posthume.

Entre les extrêmes s'échelonna un gradient d'opinions plus nuancées. Analysant l'attitude religieuse durant le Grand Tour, Charles Dédéyan, par exemple, conclut à l'impossibilité de voir en Montaigne un incroyant : « Il a de la religion, comme de bien d'autres matières, une conception antique et quelque peu romaine. [...] Les pages intimes du Journal contribuent à mettre en lumière, comme nous avons pu le voir, son véritable visage, que cachent certains chapitres des *Essais* et de fausses traditions »³⁸, ou bien « il nous apparaît donc dans son Journal comme un homme de bonne foi et même de foi. [...] Ne faisons point de Montaigne un rationaliste agnostique »³⁹. D'autres doutent de sa sincérité et le soupçonnent d'utiliser une stratégie défensive propre aux écrivains de son temps⁴⁰. Il est parfois présenté comme un personnage ambigu, énigmatique, indéchiffrable, un véritable sphinx⁴¹.

S'ajoute une autre source de confusion : si les opinions sont influencées par les convictions contradictoires de commentateurs successifs, la pensée qui se développe dans les *Essais* est elle-même mouvante, changeante et évolutive. En 1580, lorsque Montaigne vient d'en éditer les deux premiers volumes, se manifeste déjà le changement radical de sa pensée, où le scepticisme pyrrhonien fait place à la perception d'une grâce divine telle qu'exprimée

Variations sur le thème de l'hélice (d'ADN) et de l'escalier à vis.
En haut : extrait des *Essais*⁴² ;
au centre à gauche : maison de Felix Platter à Bâle ;
en bas à gauche : tour du château de Montaigne ;
en bas à droite : maison Estignard, Périgueux.

34 Joseph NEYRAC, *Montaigne : le château, Montaigne intime, Pierre Magne, la paroisse*, Bergerac, J. Castanet, 1904, p. 122-123.

35 Georges MINOIS, *Dictionnaire des athées, agnostiques, sceptiques et autres mécréants*, Paris, Albin Michel, 2012, p. 311-313.

36 Le père Antoine Gilles, minime français du couvent de la Trinité-des-Monts sous Innocent XI, fut le consultant chargé d'examiner les *Essais* en 1676. Il conclut son rapport pour la Congrégation du Saint-Office en recommandant l'interdiction des *Essais* non seulement parce qu'ils contenaient plusieurs passages suspects d'hérésie, mais surtout parce qu'ils étaient contraires aux bonnes mœurs de l'époque. Sa censure était morale et concernait le chapitre « Sur des vers de Virgile ».

37 Charles de SERCY, *L'esprit des Essais de Michel Seigneur de Montaigne*, Paris, 1677.

38 Charles DÉDÉYAN, « L'attitude religieuse », dans *Essai sur le Journal de voyage de Montaigne*, Paris, Boivin, 1944, p. 97.

39 Charles DÉDÉYAN, « La religion dans le Journal de voyage de Montaigne », dans *Montaigne e l'Italia, Atti del congresso internazionale di studi di Minano-Lecco, 26-30 ottobre 1988*, Genève, Slatkine, 1991, p. 416.

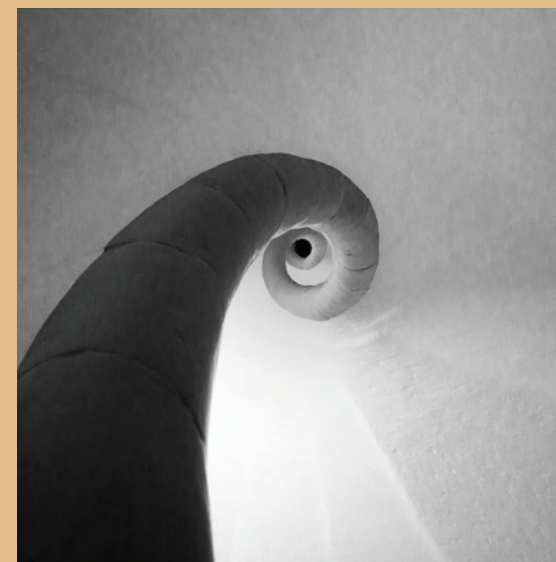
40 Lino PERTILE, *Il problema della religione nel « Journal de voyage » di Montaigne*, Genève, Librairie Droz, 1971, p. 96.

41 Maurice WEILER, *Pour connaître la pensée de Montaigne*, Paris, Bordas, 1948, chapitre 1, « Le Sphinx », p. 1-21.

42 Michel de MONTAIGNE, *Essais*, éd. Emmanuel NAYA, Delphine REGUIG-NAYA et Alexandre TARRÈTE, Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 2009, livre I, chapitre XX, « Que philosopher, c'est apprendre à mourir », p. 235-236.

Par quoi c'est pareille folie
de pleurer de ce que d'ici à
cent ans nous ne vivrons
pas, que de pleurer
de ce que nous ne
vivions pas il
y a cent
ans

La
mort
est origine
d'une autre
vie... Le même
passage que vous
fîtes de la mort à la
vie, sans passion et
sans frayeur, refaites-le
de la vie à la mort.



dans le chapitre fondamental de l'« Apologie de Raymond Sebond », sorte de credo religieux où la théologie augustinienne se mêle à l'éloge de l'intelligence animale.

Les premières pages des *Essais* sont empreintes de scepticisme pyrrhonien, un mouvement dont Montaigne tente de se démarquer. Les préceptes de Sextus Empiricus, médecin grec ayant vécu aux II^e-III^e siècles apr. J.-C., reposent sur la suspension de l'assentiment, ce qui produit la tranquillité de l'esprit ou ataraxie. Et si le sceptique suspend son jugement, c'est parce qu'il ne perçoit jamais d'évidence assez forte pour le déterminer à la juger vraie ; une représentation adverse amoindrit toujours la pertinence de la première. Le sceptique cherche, enquête, investigate inlassablement, comme l'indiquent les termes grecs qui désignent son activité philosophique : le *sceptikos* (σκεπτικός) est celui qui observe et réfléchit, tandis que *sceptomai* (σκεπτομαι) traduit l'action de regarder attentivement, d'observer. C'est pourquoi toute connaissance n'est jamais qu'une opinion provisoire sur laquelle on ne peut fonder une action et c'est pour sortir de cette apparence d'immobilité que Montaigne abandonne le pyrrhonisme : « Leur mot sacramentel c'est *epexo* [ἐπέχω], c'est-à-dire “je suspends [mon jugement], je ne bouge pas”. Voilà leurs refrains, avec d'autres de pareille substance. […] Ils se servent de leur raison pour interroger et discuter, mais non pour décider et choisir⁴³. »

Une nouvelle perception de Dieu contribuera à éloigner Montaigne du scepticisme antique. Il l'exprimera par la référence implicite aux écrits de saint Augustin⁴⁴ dont il verra d'ailleurs le tombeau en forme d'arche dans la basilique *San Pietro in Ciel d'Oro* de Pavie. Il évoque une vérité qui est en Dieu, inaccessible à notre esprit, à notre raison, à notre logique. Une logique dont il ne manquera pas de souligner les limites. Dans l'« Apologie de Raymond Sebond » (*Essais*, II, chapitre XII) sont développés les fondements de cette pensée, dont il relate la genèse. Son père avait accueilli chez lui le philosophe Pierre Bunel qui, « au déloger », lui fit cadeau du livre d'un théologien catalan, Raymondo Sebondo ou Ramon Sibiuda, qui en 1430 était professeur de médecine et de théologie à l'Université de Toulouse. Cette *Theologia naturalis, sive liber creaturarum magistri Raymondi de Sabonde* rédigée en latin se voulait un essai de démonstration rationnelle par la méthode de saint Thomas d'Aquin de l'existence de Dieu et de la nécessité de la foi. Pierre de Montaigne en demanda à son fils une traduction française. Michel alla plus loin : il en édita le texte en 1569. Mais l'ouvrage fut l'objet de nombreuses controverses, au point que sa défense dut figurer dans les *Essais*. Cette justification abondamment argumentée en devint le chapitre le plus long et le mieux structuré, dédié à une personnalité de haut rang : Marguerite de Valois elle-même. En prenant la défense de Raymond Sebond, dont le but « est audacieux et courageux, car il entreprend, avec des raisons humaines et naturelles, d'établir et de démontrer contre les athées tous les articles de la religion chrétienne »⁴⁵, Montaigne tente d'expliciter ses propres conceptions. Il commence par « couper l'herbe sous le pied » du théologien catalan en reconnaissant que la raison ne peut démontrer à elle seule les vérités de la religion, mais que le chrétien doit avant tout s'appuyer sur sa foi : « C'est la foi seule qui embrasse vigoureusement et sûrement les profonds mystères de notre religion. Mais cela ne veut pas dire que ce ne soit pas une très belle et très louable entreprise que celle qui consiste

à adapter aussi au service de notre foi les facultés naturelles et humaines que Dieu nous a données⁴⁶. » Évoquant les athées, il rappelle en des termes violents les limites d'une raison humaine incapable de cerner le divin : « [Il faut] leur faire sentir l'inanité, la vanité et le néant de l'homme, leur arracher des poings les chétives armes de leur raison, leur faire baisser la tête et mordre la poussière sous l'autorité et la crainte respectueuse de la majesté divine⁴⁷. » La faiblesse du jugement humain et l'inconstance de nos actions sont les concepts qui seront développés en boucle tout au long du chapitre. Face à tant de faiblesse se présente un Dieu éternel, immanent, inaccessible et intangible. Une situation que Montaigne décrit avec un vocabulaire de voyageur : « Ce n'est pas par nous que l'on y arrive : cette route est trop basse. Nous ne sommes pas plus près du ciel quand nous sommes sur le mont Cenis que [si nous étions] au fond de la mer : informez-vous sur ce point à l'aide de votre astrolabe⁴⁸. »

Il cite de multiples exemples où l'intelligence animale paraît au moins égale, souvent même supérieure à la nôtre. Nous communiquons avec les animaux au même titre que les animaux tentent de dialoguer avec nous, sur un pied d'égalité : « Quand je joue avec ma chatte, qui sait si elle ne tire pas plus son passe-temps de moi que je ne fais d'elle ? Nous nous entretenons de singeries réciproques. Si j'ai mon heure de commencer ou de refuser, elle a aussi la sienne. […] Les bêtes nous flattent, nous menacent et nous sollicitent ; et nous en faisons autant avec elles⁴⁹. » Il décrit l'activité des abeilles, l'ingéniosité des hirondelles, de l'araignée, du renard, du caméléon, de la torpille. Il observe la bienveillance que manifeste un chien d'aveugle à l'égard de son maître. Il nous parle de ces éléphants capables d'exprimer un sentiment religieux. Il évoque la complémentarité de certains animaux comme la baleine et son poisson-pilote, le roitelet et le crocodile. Pour lui, l'homme n'est certainement pas supérieur aux animaux qui l'entourent, il fait simplement partie de la Nature : « Nous ne sommes ni au-dessus ni au-dessous du reste : tout ce qui est sous le ciel, dit le sage, est exposé à une loi et à un sort pareils. […] Il y a quelque différence, il y a des rangs et des degrés, mais c'est sous l'aspect d'une seule et même Nature⁵⁰. » Si l'intelligence n'est pas l'apanage de l'homme, trop de savoir est nuisible au bonheur de la vie. Pour lui, la faute originelle serait l'orgueil et la curiosité manifestés par le premier couple d'Adam et Ève : « Les chrétiens savent tout particulièrement combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme. Le souci de grandir en sagesse et en savoir, ce fut la première chute du genre humain ; c'est la voie par laquelle il s'est jeté dans la damnation éternelle⁵¹. » Il mentionne les autochtones du Brésil qui ne mouraient que de vieillesse au terme d'une vie passée dans la plus admirable et ignorante simplicité. Il cite *a contrario* le cas du poète Torquato Tasso qu'il visita dans sa cellule de l'hôpital Sainte-Anne de Ferrare. Pour lui, c'est un excès de lucidité qui l'aurait plongé dans la folie : « N'a-t-il pas une bonne raison de porter de la reconnaissance à cette sienne vivacité d'esprit qui a tué son esprit ? à cette clarté qui l'a aveuglé ? à cette exacte et vigoureuse capacité de sa raison qui l'a privé de raison ? à la soigneuse et laborieuse recherche des connaissances qui l'a conduit à la bêtise ?⁵² »

⁴⁶ *Ibid.*, p. 535.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 544.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 647.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 549-550.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 558.

⁵¹ *Ibid.*, p. 606.

⁵² *Ibid.*, p. 598.

⁴³ Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, par André LANLY, Paris, Gallimard, 2009, livre II, chapitre XII, « Apologie de Raymond Sebond », p. 614

⁴⁴ Takeshi KUBOTA, *Montaigne lecteur de la Cité de Dieu d'Augustin*, Paris, Honoré Champion, 2019.

⁴⁵ Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, André LANLY, *op. cit.*, livre II, chapitre XII, « Apologie de Raymond Sebond », p. 534.



Parmi les dix statues de prophètes occupant les niches de la chasse de marbre de la *Santa Casa* sculptée au début du XVI^e siècle par Andrea Sansovino, l'une d'elles tient de la main droite un texte où figure la première ligne de la strophe « Orietur stella ex Iacob » (un astre se lèvera de Jacob), issue du livre des Nombres généralement attribué à Moïse.

L'*apologie* se conclut sur une note fidéiste, car l'homme, un être assez vil en somme, ne pourra s'élever sans l'aide de Dieu qui lui accorde la foi : « Il s'élèvera si Dieu lui prête extraordinairement la main ; il s'élèvera en abandonnant ses propres moyens et en y renonçant, et en se laissant hausser et soulever par les moyens purement célestes. C'est à notre foi chrétienne, non à la vertu stoïcienne de Sénèque, de prétendre à cette divine et miraculeuse métamorphose⁵³. »

Le divin semble être au centre de ce chapitre, mais Montaigne le place si haut dans la transcendence qu'il l'éloigne de lui et qu'en réalité il l'évacue de sa vie et de ses préoccupations. Il le met en quelque sorte « hors-jeu ». Il croit en un Dieu unique, totalement indicible pour l'homme et qu'il est inutile de tenter de cerner. Montaigne se défend d'être théologien, comme il l'a montré notamment dans la discussion avec les censeurs romains sur le mot *fortune* qu'il s'autorise à utiliser en qualité de poète. Il estime même ne pas être de taille à répondre aux détracteurs de Raymond Sebond : « ce serait mieux le rôle d'un homme versé dans la théologie que de moi, qui n'y connaît rien⁵⁴. » En cela, il se dispense de tout dogmatisme et pour commencer n'adhère pas au dogme chrétien de la Vie éternelle. Il le professe explicitement en établissant un parallèle avec les promesses de vie éternelle du Coran qu'il juge fallacieuses :

Quand Mahomet promet aux siens un paradis couvert de tapis, paré d'or et de pierreries, peuplé de filles d'une suprême beauté, de vins et de mets rares, je vois bien que ce sont des glus qui, se moquant de nous, s'adaptent à notre bêtise pour nous attirer comme avec du miel par ces opinions et ces espérances qui conviennent à nos aspirations de mortels. De même, quelques-uns des nôtres sont tombés dans une pareille erreur, se promettant, après la résurrection, une vie terrestre et temporelle accompagnée de toutes sortes de plaisirs et d'agréments de ce monde⁵⁵.

Il se moque des théories platoniciennes sur l'immortalité de l'âme, notamment de la métempsychose. Il évoque à ce sujet les transformations successives des vers à soie depuis le stade de la larve jusqu'à celui du papillon et émet à ce propos un jugement biologique sans appel : « Ce qui une fois a cessé d'être n'est plus⁵⁶. » Il doute donc de la survie de l'âme au corps et lorsque Platon affirme que c'est à la composante spirituelle de l'homme qu'il échoira de jouir des récompenses de l'autre vie, il rétorque : « Nous sommes, en effet, bâtis de deux parties principales et essentielles dont la séparation entraîne la mort et la ruine de notre être⁵⁷. »

Que Montaigne s'écarte résolument du spiritualisme chrétien n'a pas lieu de nous surprendre : ses auteurs favoris ne croyaient pas à la survie. Il persiste une influence de philosophie stoïcienne et particulièrement de Sénèque auquel il emprunte cette idée de

53 *Ibid.*, p. 737.

54 *Ibid.*, p. 535.

55 *Ibid.*, p. 630.

56 *Ibid.*, p. 632.

57 *Ibid.*, p. 632.

la complémentarité de la naissance et de la mort⁵⁸, éléments indissociables du cycle vital : « Comme notre naissance nous apporte la naissance de toutes choses, notre mort aussi apportera la mort de toutes choses. C'est pourquoi c'est une pareille folie de pleurer parce que nous ne vivons pas dans cent ans d'ici comme de pleurer parce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est l'origine d'une autre vie⁵⁹. » Fausta Garavini interprète très justement ce concept qui, élargi à l'Évolution, acquiert des consonances darwiniennes : « Tout changement, toute naissance à une nouvelle vie signifie la mort de ce que nous étions auparavant. En somme, pour continuer à vivre il faut mourir continuellement : la vie est changement⁶⁰. » C'est en citant une tragédie de Sénèque que Montaigne avait fait référence à ce thème fondamental : « Tu cherches à savoir où tu seras après la mort ? Là où sont les êtres qui ne sont pas encore nés⁶¹. » Cette affirmation n'implique donc pas l'anéantissement mais le retour à l'état dans lequel nous nous trouvions avant la naissance, qui n'est pas le néant mais une autre forme de vie. Issue de la sagesse antique, cette pensée devient extraordinairement actuelle lorsqu'elle est reliée aux découvertes du code génétique⁶². Car c'est bien sous la forme de séquences codées d'hélices d'acide désoxyribonucléique que nous existons depuis l'aube de l'humanité, avant que ne se réunissent nos gamètes parentaux lors de la conception conduisant à notre naissance. Cette confrontation au grand X est le prodige que Montaigne soupçonnait lorsqu'il contemplait une goutte de semence qui pour lui recelait les caractéristiques parentales, notamment la transmission de la maladie de la pierre :

Quel prodige c'est [de voir] que cette goutte de semence par laquelle nous sommes créés porte en elle les traces non seulement de la forme corporelle, mais des façons de penser et des tendances de nos pères ? Cette goutte d'eau, où loge-t-elle ce nombre infini de formes ? Et comment ces formes transportent-elles en elles ces ressemblances, dans une marche si hasardeuse et si irrégulière que l'arrière-petit-fils correspondra à son bisaïeul, le neveu à son oncle ?⁶³

Cette idée était exprimée par son contemporain Ambroise Paré : « Les gouteux engendrent leurs enfans gouteux, et les lapidaires, sujets à la pierre : aussi si le pere et la mere sont fols, le plus souvent les enfans ne sont gueres sages⁶⁴. » Et sous cette même forme de séquence codée, notre patrimoine génétique pourra subsister dans les générations futures et donner lieu à des répliques partielles de notre individu : « La mort est l'origine d'une autre vie. »

58 « Ne regarderiez-vous pas comme le plus grand des fous celui qui se lamenterait de n'être pas au monde depuis mille ans ? Non moins fou est celui qui se lamente de ne pas devoir rester au monde mille ans encore. N'être plus ou n'avoir pas été sont mêmes choses ; il s'agit toujours d'un temps qui ne nous appartient pas ». SÉNÈQUE, *Œuvres complètes de Sénèque le philosophe*, par Charles du ROZOR, Paris, C.L.F. Panckoucke, 1834, vol. VI, tome deuxième des lettres de Sénèque à Lucilius, lettre LXXVII, p. 245.

59 Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, André LANLY, *op. cit.*, livre I, chapitre XX, « Que philosopher c'est apprendre à mourir », p. 113.

60 Fausta GARAVINI, *Montaigne – Politique, religion, culture*, Paris, Classiques Garnier, 2021, « La santé, de par Dieu ! », p. 130.

61 « Quaeris quo jaceas post obitum loco ? Quo non nata jacent » ; SÉNÈQUE, *Les Troyennes*, acte II, scène III. Cité dans Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, André LANLY, *op. cit.*, livre I, chapitre III, « Nos désirs s'étendent au-delà de nous », p. 28.

62 C'est vers 1951 que James Dewey Watson et Francis Crick, se basant sur les clichés de diffraction aux rayons X effectués par Rosalind Franklin, élaborèrent un modèle de structure en double hélice de l'ADN.

63 Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, André LANLY, *op. cit.*, livre II, chapitre XXXVII, « Sur la ressemblance des enfants avec leurs pères », p. 924.

64 Ambroise PARÉ, *Les Œuvres*, Paris, Classiques Garnier, 2019, vol. III, *Des monstres et prodiges. Exemple des monstres qui se font par les maladies hereditaires*, chap. XIII, p. 2748.



Château de Montaigne. La fresque de saint Michel terrassant le dragon récemment découverte dans la chapelle de la tour.

On chercherait en vain dans les *Essais* une évocation de la divinité du Christ, du Verbe incarné, du mystère de la Sainte Trinité, ou d'une Vie éternelle. La censure de Rome, trop occupée à débusquer les hérésies, ne fit d'ailleurs aucune allusion à ces absences : les deux juges dominicains n'étaient pas là pour juger de la sincérité d'un catéchumène s'exprimant sur les dogmes chrétiens, mais pour traquer des propos hérétiques. L'éloge de Julien l'Apostat dans lequel Montaigne s'en prend explicitement au révisionnisme historique de l'Église lui sera cependant reproché. Il fait également l'apologie du suicide, une justification basée sur les *lettres à Lucilius* de Sénèque qu'il développe dans le chapitre « Une coutume de l'île de Zéa ». Saint Augustin, Père de l'Église, réprouvait le suicide de manière ferme et catégorique dans toutes les circonstances⁶⁵. Mais Montaigne réagit en juriste utilisant une argumentation non pas théologique, mais purement anthropologique et laïque. Il invoque la coutume, diverses raisons psychologiques, culturelles, sociologiques qui peuvent justifier le suicide et conclut le chapitre en ces termes « La douleur insupportable et une mort pire me semblent les plus excusables incitations [au suicide]⁶⁶. »

Il a cependant l'athéisme en horreur et l'annonce clairement : « L'athéisme étant une opinion pour ainsi dire dénaturée et monstrueuse, difficile aussi et malaisée à faire admettre à l'esprit humain, si insolent et excessif qu'il puisse être. [...] Les athées ne manqueront pas de joindre les mains vers le ciel si vous leur appliquez un bon coup d'épée dans la poitrine⁶⁷. » Il recherche la divinité sous ses formes les plus absolues. Comme l'empereur Julien qui vénérât Athéna et Helios roi, il reconnaît : « [...] je me serais plus volontiers joint

65 Saint AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, Livre I. Voir à ce propos : Takeshi KUBOTA, *Montaigne lecteur de la Cité de Dieu d'Augustin*, Paris, Honoré Champion, 2019, chap. II, « La mort volontaire », p. 125-143.

66 Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, André LANLY, *op. cit.*, livre II, chap. III, « Une coutume de l'île de Zéa », p. 448.

67 *Ibid.*, livre II, chapitre XII, « Apologie de Raymond Sebon », p. 541.

à ceux [des hommes] qui adoraient le soleil⁶⁸. » Et c'est à Apollon, le dieu solaire, le dieu de la lumière, protecteur de la santé et de la sagesse, qu'il recommandera sa vieillesse au terme de la rédaction des *Essais*⁶⁹. Ce soleil, divinité des Incas et des Égyptiens – dont les Hébreux furent les 'hôtes obligés' –, fut aussi l'objet du premier culte monothéiste fondé par Akhénaton. Inutile d'ajouter que notre survie est liée à cette étoile centrale de notre galaxie, une notion accessible à Montaigne dont 1533, l'année de sa naissance, fut marquée par l'énoncé des théories héliocentriques du moine polonais Copernic. Dix ans plus tard, il publiait le traité *Des révolutions des sphères célestes*.

La croyance en un Dieu unique, éternel, distant et inabordable, l'absence de croyance en une vie éternelle (sauf dans le mysticisme kabbaliste), une morale altruiste limitée à ce bas monde, l'omission du Christ rédempteur, sont des caractéristiques du judaïsme. L'hypothèse des origines juives de Montaigne qui remonteraient aux Paçagon d'Espagne brûlés pour leurs convictions a été évoquée au sujet de la visite de la communauté hébraïque à Vérone. Lui-même nous oriente vers des origines anglaises : « les miens se sont autrefois appelés Eyquem, nom qui appartient encore à une maison connue en Angleterre »⁷⁰, alors que sa famille paternelle est originaire de Blanquefort dans le Médoc. Du côté maternel, contrairement à ses aïeux, Antoinette de Louppes n'était pas de confession juive. Elle faisait donc obstacle à la transmission d'une pratique religieuse communiquée uniquement par la mère ou par conversion. Mais cette limite ne devait pas entraver un éventuel intérêt de Montaigne ; il y avait à Bordeaux et parmi les enseignants du collège de Guyenne assez de *marranes* susceptibles de l'initier aux fondements du judaïsme. Son attachement à la religion de Moïse avec laquelle il établit une filiation directe se manifeste dans une brève allusion du chapitre « Sur la gloire », le même chapitre dans lequel il s'invente des origines anglaises. Il y présente les législateurs qui exploitèrent la crédulité

68 *Ibid.*, p. 625.

69 *Ibid.*, livre III, chapitre XIII, « Sur l'expérience », p. 1347-1348.

70 *Ibid.*, livre II, chapitre XVI, « Sur la gloire », p. 764.



Le cenotaphe de Montaigne au musée d'Aquitaine à Bordeaux. Françoise de la Chassigne l'y a fait figurer en prière, en armure et les yeux grands ouverts. Fixés sur une autre vie ?

des citoyens en prétendant détenir leurs lois d'une révélation divine et juge faux tous les exemples antiques de révélation, excepté pour la religion de Moïse : « Et toute organisation sociale a un dieu à sa tête, faussement les autres, véritablement celle que Moïse établit pour le peuple de Judée sorti d'Égypte⁷¹. »

La neutralité que Montaigne conserva vis-à-vis du judaïsme malgré l'antisémitisme ambiant se manifeste notamment dans sa traduction de la *Théologie naturelle* de Raymond Sebond. Le théologien catalan avait repris à son compte l'argument selon lequel le sort lamentable du peuple juif coupable de ne pas avoir reconnu le Christ serait dû à la vengeance divine. Inversement, l'état d'abandon dans lequel vécurent les Juifs servit de preuve à travers tout le Moyen Âge au principe de l'élection du peuple chrétien. Montaigne ne relaira jamais ce raisonnement absurde mais fera disparaître *Judaeos* de la liste des *peuples aveugles* devant la gloire du Messie et le remplacera par une formule générale désignant comme les *ennemis* du Christ ceux à qui le texte latin imputait nommément sa mort. Ainsi, le texte de Raymond Sebond « [...] cum fuerit vere mortuus *per Judaeos* suos inimicos capitales occidentes cum [...] » devint dans la traduction de Montaigne « [...] veu qu'il mourut pour ceste cause entre les mains de *ses ennemis capitaux* [...] »⁷².

Montaigne décrit en 1573 une expérience de coma vécue dans les suites d'un grave accident de cheval survenu vers 1568⁷³. Selon Sarah Bakewell⁷⁴, cet épisode représenta un véritable tournant dans sa vie, il fut l'occasion d'une sorte de renaissance. Ayant côtoyé la mort, elle lui parut moins effrayante ; il sembla depuis lors manifester un certain détachement à son égard, la considérant comme faisant partie de l'existence. Libéré de ce souci, il se tourna vers la vie et comprit que bien vivre était finalement plus difficile que bien mourir, que la vie méritait beaucoup plus d'attention et de direction. Bref, qu'avant la mort, il y a la vie.

Après 1588, à la fin de ses jours, Montaigne adopte une attitude qualifiée d'hédoniste et le manifeste dans ses derniers chapitres : « C'est une perfection absolue et pour ainsi dire divine que de savoir jouir de son être⁷⁵. » C'est l'hédonisme du survivant reconnaissant, de celui qui a traversé les déboires, la plus affreuse des guerres, les deuils, la maladie, et conclut par un texte lumineux et émouvant : « Pour moi donc, j'aime la vie telle qu'il a plu à Dieu de nous l'octroyer. [...] J'accepte de bon cœur et [d'un cœur] reconnaissant ce que [la] Nature a fait pour moi et j'en suis heureux et je m'en loue. On est injuste envers ce grand et tout-puissant donneur en refusant son don, en l'annulant et le défigurant. Tout bon, il a fait tout bon⁷⁶. »

Il s'oppose à ceux qui prétendent que le présent n'existe pas, déchiré entre un passé proche et un futur à construire. C'est le présent qu'il met à l'avant-plan, le seul temps qui existe réellement pour nous, accessible à notre action : « Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors ; et même quand je me promène solitairement dans un beau verger, si mes pensées se sont occupées de choses étrangères [à la promenade] pendant quelque partie

71 *Ibid.*, p. 768.

72 Mireille HABERT, *Montaigne traducteur de la 'Théologie naturelle'*, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 227-229.

73 Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, André LANLY, *op. cit.*, livre II, *Sur l'exercice*, p. 460-465.

74 Sarah BAKEWELL, *Comment vivre ? Une vie de Montaigne en une question et vingt tentatives de réponse*, Paris, Albin Michel, 2013, chapitre 1, « Comment vivre ? Ne pas s'inquiéter de la mort », p. 23-35.

75 Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en Français moderne*, André LANLY, *op. cit.*, livre III, chapitre XIII, « Sur l'expérience », p. 1347.

76 *Ibid.*, p. 1343-1344.

du temps, une autre partie du temps je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude et à moi⁷⁷. »

Au terme d'une vie hors du commun, il écrit modestement : « Les plus belles vies sont, à mon avis, celles qui se conforment au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans rien d'extraordinaire et sans s'écarter de ce modèle⁷⁸. » Ces propos résonnent dans l'un des derniers romans de Milan Kundera, une apologie de l'*insignifiance*. Il y met en scène deux amis, Ramon et d'Ardelo, qui se rencontrent dans les jardins du Luxembourg où se déroulent toute une série d'événements parfois surréalistes. Dans le parc, une chorale d'enfants forme un demi-cercle et Ramon s'adresse à d'Ardelo en ces termes :

L'insignifiance, mon ami, c'est l'essence de l'existence. Elle est avec nous partout et toujours. Elle est présente même là où personne ne veut la voir : dans les horreurs, dans les luttes sanglantes, dans les pires malheurs. Cela exige souvent du courage pour la reconnaître dans des conditions aussi dramatiques et pour l'appeler par son nom. [...] Respirez, d'Ardelo, mon ami, respirez cette insignifiance qui nous entoure, elle est la clé de la sagesse, elle est la clé de la bonne humeur...⁷⁹

Le *Journal de voyage*, un livre « insignifiant » sur le plan philosophique, ne comporte aucune réflexion profonde d'ordre moral ou religieux. Si les *Essais* sont l'œuvre de toute une vie, le voyage qui se situe à l'épicentre chronologique de la période littéraire de Montaigne ne concerne qu'une plage temporelle de 17 mois. Parce que ce texte n'était pas destiné à la publication et que les faits décrits sont parfaitement crédibles, ce petit cahier peut être considéré comme un témoignage des plus solides sur le comportement de Montaigne face au sacré, un outil permettant d'appréhender sa pensée religieuse complexe et peu orthodoxe.

Le comportement de bon chrétien qu'il adopte durant le voyage corrobore les quelques indications fournies dans les *Essais*. C'est celle d'un défenseur du catholicisme, dont la chapelle du château, isolée au milieu d'une Guyenne plongée dans les guerres de Religion et entourée de factions protestantes, sera le dernier lieu où se célébrera la messe, annoncée par le son des cloches du campanile au sommet de sa tour : « Je loge chez moy en une tour où à la diane [à la pointe du jour] et à la retraite [au couvre-feu], une fort grosse cloche sonne tous les jours l'*Ave Maria*⁸⁰. » Jusqu'à la fin de sa vie, même impotent, il en suivra la célébration de sa chambre par une écoutille. Dans le chapitre « Des prières », qu'il complétera à son retour de voyage, Montaigne se réclame d'être un chrétien honnête, sincère et pratiquant. Il ajoute qu'il s'en remet totalement aux prescriptions de l'Église catholique, apostolique et romaine dans laquelle il meurt et dans laquelle il est né. Il affirmait aussi que nous recevons notre religion de manière humaine, par nos mains, qu'elle est toute relative et que nous sommes influencés par la diversité de nos conditions culturelles et géographiques, une constatation évidemment étayée par son voyage aux pays de la Réforme : « Nous sommes chrétiens au même titre que nous sommes ou périgourdins ou allemands⁸¹. »

Il faut par conséquent distinguer la théologie personnelle, l'activité religieuse et le culte avec son ancrage socioculturel ; admettre qu'en Montaigne coexistent un penseur aux opinions métaphysiques indépendantes et un chrétien pratiquant. Il serait un catholique d'observance et de pratique, mais fort peu chrétien d'esprit. Les actions décrites dans le *Journal de voyage* et les idées énoncées dans les *Essais* permettent d'esquisser en une métaphore simpliste le portrait religieux de Montaigne : ce Montaigne à deux niveaux ressemble à sa tour. C'est au rez-de-chaussée une chapelle très sombre, semblable à une grotte ou une catacombe, le fondement catholique chrétien. Dans sa librairie bien éclairée du sommet de sa tour, celle de la grande bibliothèque éclectique et des écritures sur poutres, voisinent avec le livre de l'Écclésiaste tous les auteurs connus de son temps. Au milieu, reliés par un escalier en hélice, les appartements avec la chambre où l'homme vit, dort et meurt.

C'est à Joseph Neyrac, qui fut curé de la paroisse de Saint-Michel-de-Montaigne, qu'il revient de conclure : « Mais ces contradictions ne nuisent en rien à sa sincérité. Car, comme il écrit ses impressions selon son impression et au gré de sa plume, il est bien possible que le vendredi il fût catholique et le samedi un tantinet sceptique. Il est sincère, successivement : l'homme est un être *ondoyant et divers*⁸². »

82 Joseph NEYRAC, *Montaigne : le château, Montaigne intime, Pierre Magne, la paroisse*, Bergerac, J. Castanet, 1904, p. 52.



- Virginia, tu sais que nous sommes des êtres fictifs, purement poétiques, imaginaires, grotesques ; que nous ne sommes peut-être pas destinés à la publication.
- Oui, je le sais, on nous l'a assez répété.
- Alors, explique-moi pourquoi nous sommes ici à réfléchir à propos de la Santa Casa.
- Parce que nous appartenons désormais à la Noosphère.



77 *Ibid.*, p. 1336-1337.

78 *Ibid.*, p. 1347.

79 Milan KUNDERA, *La fête de l'insignifiance*, Paris, Gallimard, 2014, p. 138-142.

80 Michel de MONTAIGNE, *Les Essais*, éd. Pierre VILLEY, Paris, Presses universitaires de France, 1965, livre I, chap. XXIII, « De la coutume et de ne changer aisément une loy receüe », p. 110.

81 Michel de MONTAIGNE, *Les Essais en français moderne*, André LANLY, *op. cit.*, livre II, chap. XII, « Apologie de Raymond Sebond », p. 540.